Firestone	Shulamith	"Libération de la femme et révolution sexuelle"
Shere	Hite	"Rapport Hite"

ANNEES 90/2000

Shere	Hite	*Nouveau rapport Hite*	
Valverde	Mariana	*Sexe, pouvoir et plaisir*	1989
Ensler	Eve	*Les monologues du vagin*	1998

DE L'EXCISION MENTALE A LA JOUISSANCE DES FEMMES...
DU DRESSAGE SEXUEL DES FEMMES... ET DE L'ETENDUE DE SES DEGATS...

Prix libre (prix de revient 0€50)

DE L'UTERUS A LA VAISSELLE... EN PASSANT PAR "L'ORGASME VAGINAL"

ALICE SCHWARZER

→ *"La fonction de la sexualité dans l'oppression des femmes"*
extrait de La petite différence et ses grandes conséquences, *1975*

Firestone	Shulamith	"Libération de la femme et révolution sexuelle"
Shere	Hite	"Rapport Hite"

ANNEES 90/2000

Shere	Hite	*Nouveau rapport Hite*	
Valverde	Mariana	*Sexe, pouvoir et plaisir*	1989
Ensler	Eve	*Les monologues du vagin*	1998

DE L'EXCISION MENTALE A LA JOUISSANCE DES FEMMES...
DU DRESSAGE SEXUEL DES FEMMES... ET DE L'ETENDUE DE SES DEGATS...

Prix libre (prix de revient 0€50)

48

DE L'UTERUS A LA VAISSELLE... EN PASSANT PAR "L'ORGASME VAGINAL"

ALICE SCHWARZER

→ *"La fonction de la sexualité dans l'oppression des femmes"*
extrait de La petite différence et ses grandes conséquences, *1975*

La plupart du temps, quand il m'est arrivé ces dernières années de discuter de l'émancipation avec des hommes – amis, collègues, hommes de gauche ou de droite – nos discussion ont presque immanquablement buté sur la "petite différence". Bien sûr, pour l'émancipation des femmes il restait encore pas mal de choses à faire (ainsi parlent ceux qui se croient à la pointe de l'avant-garde), mais la petite différence, vous n'irez tout de même pas jusqu'à la supprimer !
Mais non ! Nous n'aurons jamais cette audace ! bien sûr que non ! L'éternelle petite différence restera en place, cela va de soi… sinon ? Et plus le milieu où on en discute est progressiste, plus la différence devient mince. Mais ses conséquences, elles, restent toujours aussi grandes.
Le moment est donc venu de nous demander en quoi elle consiste vraiment, cette différence à laquelle on se réfère si volontiers. Et si elle justifie réellement que l'humanité, loin de se composer purement et simplement d'êtres humains soit divisée avec les hommes d'un côté et les femmes de l'autre.
Dans cette société d'hommes obsédés de virilité, il ne faut pas chercher longtemps la différence qui nous occupe. Pas très grande, en effet. Huit à neuf centimètres, assurent les experts, à l'état flaccide, six à huit centimètres de plus en érection.
Et c'est dans ce négligeable appendice que réside la virilité ? Cette force magique, capable d'exciter le désir des femmes et de gouverner le monde ? Ceux pourvus des appendices en question eux, en semblent convaincus… pas moi ! Selon moi ce ne serait là qu'un simple prétexte ? Car ce n'est pas cette différence anatomique, mais ses conséquences idéologiques qui

Dans ces conditions, toute lutte de libération des femmes devra s'attaquer directement aux privilèges des hommes, à leurs privilèges individuels comme à leurs privilèges collectifs, et cela sans épargner les maris, les amants, etc. les témoignages montrent bien dans quelle mesure la lutte des sexes est pour toute femme une lutte quotidienne.

Mais aux yeux des femmes, dans le doute et l'isolement cette lutte semble encore bien individuelle et parfois sans espoir.

BIBLIOGRAPHIE

1948-1954
Rapport Kinsey (vaste étude sur les pratiques sexuelles des hommes et des femmes).

ANNEES 70

Parus dans "Libération des femmes, année zéro", revue *Partisan*, 1972 :

Rochefort	Christiane	"Le mythe de la frigidité féminine"
Koedt	Anne	"le mythe de l'orgasme vaginal" (si vous le trouvez, merci d'en faire une brochure !)

La plupart du temps, quand il m'est arrivé ces dernières années de discuter de l'émancipation avec des hommes – amis, collègues, hommes de gauche ou de droite – nos discussion ont presque immanquablement buté sur la "petite différence". Bien sûr, pour l'émancipation des femmes il restait encore pas mal de choses à faire (ainsi parlent ceux qui se croient à la pointe de l'avant-garde), mais la petite différence, vous n'irez tout de même pas jusqu'à la supprimer !
Mais non ! Nous n'aurons jamais cette audace ! bien sûr que non ! L'éternelle petite différence restera en place, cela va de soi… sinon ? Et plus le milieu où on en discute est progressiste, plus la différence devient mince. Mais ses conséquences, elles, restent toujours aussi grandes.
Le moment est donc venu de nous demander en quoi elle consiste vraiment, cette différence à laquelle on se réfère si volontiers. Et si elle justifie réellement que l'humanité, loin de se composer purement et simplement d'êtres humains soit divisée avec les hommes d'un côté et les femmes de l'autre.
Dans cette société d'hommes obsédés de virilité, il ne faut pas chercher longtemps la différence qui nous occupe. Pas très grande, en effet. Huit à neuf centimètres, assurent les experts, à l'état flaccide, six à huit centimètres de plus en érection.
Et c'est dans ce négligeable appendice que réside la virilité ? Cette force magique, capable d'exciter le désir des femmes et de gouverner le monde ? Ceux pourvus des appendices en question eux, en semblent convaincus… pas moi ! Selon moi ce ne serait là qu'un simple prétexte ? Car ce n'est pas cette différence anatomique, mais ses conséquences idéologiques qui

2

Dans ces conditions, toute lutte de libération des femmes devra s'attaquer directement aux privilèges des hommes, à leurs privilèges individuels comme à leurs privilèges collectifs, et cela sans épargner les maris, les amants, etc. les témoignages montrent bien dans quelle mesure la lutte des sexes est pour toute femme une lutte quotidienne.

Mais aux yeux des femmes, dans le doute et l'isolement cette lutte semble encore bien individuelle et parfois sans espoir.

BIBLIOGRAPHIE

1948-1954
Rapport Kinsey (vaste étude sur les pratiques sexuelles des hommes et des femmes).

ANNEES 70

Parus dans "Libération des femmes, année zéro", revue *Partisan*, 1972 :

Rochefort	Christiane	"Le mythe de la frigidité féminine"
Koedt	Anne	"le mythe de l'orgasme vaginal" (si vous le trouvez, merci d'en faire une brochure !)

47

question. Alors et alors seulement, les femmes pourront choisir en toute liberté entre hétéro et homosexualité, mais surtout, les femmes ne doivent pas se croire obligées de mettre immédiatement en pratique de telles idées.
La simple possibilité d'une alternative, la naissance d'amitiés nouvelles entre femmes nous apporte déjà quelque liberté, et nous ouvrent d'autres horizons. Je précise qu'il ne peut et ne doit pas s'agir d'imposer de nouvelles normes. Il ne s'agit pas de forcer les femmes à devenir bisexuelles ou homosexuelles. Mais toutes doivent avoir une chance de remettre en question ce qui allait de soi jusqu'à présent.
Les femmes – c'est ce qui me semble le plus important – doivent pouvoir dire enfin leur vérité. Elles ne devraient plus se laisser intimider ni terroriser par les normes dominantes mais comprendre que leurs problèmes sont ceux de la plupart des femmes. Les femmes doivent enfin pouvoir parler de leurs angoisses, de leur dépendance, de leurs contradictions et de leurs espoirs.

Aujourd'hui, nous sommes encore loin de l'égalité des droits, les relations entre hommes et femmes sont toujours des rapports de force basés sur "la puissance" et "l'impuissance" respectives des sexes. Et aujourd'hui encore, les hommes qui sont pour la plupart les premier à profiter de la situation actuelle, n'ont aucun intérêt à en changer (ils ne semblent d'ailleurs guère convaincus d'y gagner à long terme – notamment en tant qu'êtres humains).

font des hommes le premier sexe ! L'anatomie n'est pas le destin, mais elle risque bien de le devenir. Virilité et féminité ne sont pas des faits de nature mais de culture. Et qui représentent, à chaque génération, la réimposition d'une identification soit à la domination soit à la soumission ? Ce ne sont pas le pénis et l'utérus mais la "puissance" et "l'impuissance" qui font de nous des hommes et des femmes.
L'idéologie de la différence et des deux moitiés qui, parait-il se complètent si bien, nous a estropié et a creusé entre nous un abîme qui, aujourd'hui ne semble guère franchissable. Hommes et femmes se sentent différents, travaillent différemment, pensent différemment, bougent différemment. Chacune, chacun de nous sait trop bien comment nous situe et nous limite le stigmate "féminité"ou "virilité" qui nous marque. Rien, ni la race ni la classe, ne détermine une vie humaine autant que le sexe. Les hommes comme les femmes sont victimes de leur rôle à cette différence près que les femmes sont en outre les victimes des victimes.
L'angoisse, la dépendance, la méfiance et l'impuissance des femmes sont écrasantes. Qu'on ne nous dise plus que seules quelques femmes s'efforcent d'inculquer à une majorité de femmes "satisfaites" la haine des hommes, ces quelques femmes l'avouent franchement, c'est tout. Nous ne voulons plus nous laisser bercer de mensonges. Car plus nous y regardons de près, plus l'abîme se creuse entre les sexes. Il faut avoir le courage d'explorer ce gouffre pour prévoir le jour, encore lointain, où il pourra être comblé. Seul celui qui admet la réalité pourra la changer si besoin est. En fin de compte, touts

question. Alors et alors seulement, les femmes pourront choisir en toute liberté entre hétéro et homosexualité, mais surtout, les femmes ne doivent pas se croire obligées de mettre immédiatement en pratique de telles idées.
La simple possibilité d'une alternative, la naissance d'amitiés nouvelles entre femmes nous apporte déjà quelque liberté, et nous ouvrent d'autres horizons. Je précise qu'il ne peut et ne doit pas s'agir d'imposer de nouvelles normes. Il ne s'agit pas de forcer les femmes à devenir bisexuelles ou homosexuelles. Mais toutes doivent avoir une chance de remettre en question ce qui allait de soi jusqu'à présent.
Les femmes – c'est ce qui me semble le plus important – doivent pouvoir dire enfin leur vérité. Elles ne devraient plus se laisser intimider ni terroriser par les normes dominantes mais comprendre que leurs problèmes sont ceux de la plupart des femmes. Les femmes doivent enfin pouvoir parler de leurs angoisses, de leur dépendance, de leurs contradictions et de leurs espoirs.

Aujourd'hui, nous sommes encore loin de l'égalité des droits, les relations entre hommes et femmes sont toujours des rapports de force basés sur "la puissance" et "l'impuissance" respectives des sexes. Et aujourd'hui encore, les hommes qui sont pour la plupart les premier à profiter de la situation actuelle, n'ont aucun intérêt à en changer (ils ne semblent d'ailleurs guère convaincus d'y gagner à long terme – notamment en tant qu'êtres humains).

46

font des hommes le premier sexe ! L'anatomie n'est pas le destin, mais elle risque bien de le devenir. Virilité et féminité ne sont pas des faits de nature mais de culture. Et qui représentent, à chaque génération, la réimposition d'une identification soit à la domination soit à la soumission ? Ce ne sont pas le pénis et l'utérus mais la "puissance" et "l'impuissance" qui font de nous des hommes et des femmes.
L'idéologie de la différence et des deux moitiés qui, parait-il se complètent si bien, nous a estropié et a creusé entre nous un abîme qui, aujourd'hui ne semble guère franchissable. Hommes et femmes se sentent différents, travaillent différemment, pensent différemment, bougent différemment. Chacune, chacun de nous sait trop bien comment nous situe et nous limite le stigmate "féminité"ou "virilité" qui nous marque. Rien, ni la race ni la classe, ne détermine une vie humaine autant que le sexe. Les hommes comme les femmes sont victimes de leur rôle à cette différence près que les femmes sont en outre les victimes des victimes.
L'angoisse, la dépendance, la méfiance et l'impuissance des femmes sont écrasantes. Qu'on ne nous dise plus que seules quelques femmes s'efforcent d'inculquer à une majorité de femmes "satisfaites" la haine des hommes, ces quelques femmes l'avouent franchement, c'est tout. Nous ne voulons plus nous laisser bercer de mensonges. Car plus nous y regardons de près, plus l'abîme se creuse entre les sexes. Il faut avoir le courage d'explorer ce gouffre pour prévoir le jour, encore lointain, où il pourra être comblé. Seul celui qui admet la réalité pourra la changer si besoin est. En fin de compte, touts

3

les sexes y gagneraient, mais en attendant, les femmes n'ont à perdre que leurs chaînes alors que pour les hommes, il y va de leurs privilèges.
Quand c'est l'inégalité qui détermine les relations entre les sexes, toux ceux qui parlent d'égalité se rendent coupables encore chaque jour. Ce qui les intéresse, ce n'est pas de voir changer ni s'humaniser les hommes et les femmes, mais de voir se maintenir les conditions actuelles qui leur profitent. Au cours des dernières décennies, l'exploitation des femmes ne s'est pas atténuée, elle s'est plutôt aggravée. Les femmes travaillent plus dur que jamais. Seules les formes de cette exploitation sont quelquefois plus subtiles, plus difficiles à saisir. Ce que l'on appelle couramment "s'émanciper" ne signifie pour les femmes que passer de l'état d'esclave tout court à celui d'esclave qui se croit libre.

LE MENSONGE DE LA LIBERATION SEXUELLE

Après avoir recueilli bien des témoignage, et longuement discuté ces dernières années, je constate qu'au moins deux tiers des femmes sont totalement, ou plus ou moins "frigides". Ou plus précisément qu'on les a rendues "frigides". (Je reparlerai plus loin de la prétendue "frigidité", ainsi que du sens des guillemets prudents entre lesquels j'inscris ce mot). Malgré le caractère tabou du sujet et la marge des chiffres officieux, les estimations des sexologues ne s'en écartent pas trop. Les experts estiment q'une femme sur deux ou trois est totalement

sexe prendraient fin. Seule la maternité biologique resterait l'affaires des femmes, mais la maternité sociale (c'est à dire l'éducation des enfants) serait aussi bien l'affaire des hommes que des femmes. La vie des hommes et des femmes ne se règlerait plus sur la contrainte des rôles, mais sur les besoins et les goûts de chacune et de chacun (chacun pourrait se montrer passif ou actif, à son gré). Les individus communiqueraient entre eux, aussi librement qu'ils le voudraient et suivant leurs besoins et leurs désirs (sexuels compris), - sans qu'il soit tenu compte de l'âge, de la race et du sexe (il n'y aurait plus de classes dans cette société libérée). Utopie qui ne se réalisera qu'après-demain sans doute, mais buts et perspectives qu'ici et maintenant nous ne devons pas perdre de vue, car ils sont appelés à déterminer nos actes.
Je résume ma thèse sur l'importance de la sexualité dans l'oppression et la libération des femmes (et des hommes) :
Les relations hommes/femmes sont – indépendamment de la volonté de l'individu isolé – fonction des rapports de domination qui caractérisent cette société. Les femmes y sont des êtres inférieurs, les hommes des êtres supérieurs. Ces structures de pouvoir se reflètent dans la sexualité.
Les normes sexuelles dominantes, et donc les pratiques sexuelles représentent l'instrument privilégié pour établir ces rapports de force entre hommes et femmes. Les femmes n'auront de chance de devenir plus autonomes et plus indépendantes des hommes que dans la mesure où elles ne seront plus à leur merci dans leur vie privée, dans la mesure où le dogme du primat de l'hétérosexualité pourra être remis en

les sexes y gagneraient, mais en attendant, les femmes n'ont à perdre que leurs chaînes alors que pour les hommes, il y va de leurs privilèges.
Quand c'est l'inégalité qui détermine les relations entre les sexes, toux ceux qui parlent d'égalité se rendent coupables encore chaque jour. Ce qui les intéresse, ce n'est pas de voir changer ni s'humaniser les hommes et les femmes, mais de voir se maintenir les conditions actuelles qui leur profitent. Au cours des dernières décennies, l'exploitation des femmes ne s'est pas atténuée, elle s'est plutôt aggravée. Les femmes travaillent plus dur que jamais. Seules les formes de cette exploitation sont quelquefois plus subtiles, plus difficiles à saisir. Ce que l'on appelle couramment "s'émanciper" ne signifie pour les femmes que passer de l'état d'esclave tout court à celui d'esclave qui se croit libre.

LE MENSONGE DE LA LIBERATION SEXUELLE

Après avoir recueilli bien des témoignage, et longuement discuté ces dernières années, je constate qu'au moins deux tiers des femmes sont totalement, ou plus ou moins "frigides". Ou plus précisément qu'on les a rendues "frigides". (Je reparlerai plus loin de la prétendue "frigidité", ainsi que du sens des guillemets prudents entre lesquels j'inscris ce mot). Malgré le caractère tabou du sujet et la marge des chiffres officieux, les estimations des sexologues ne s'en écartent pas trop. Les experts estiment q'une femme sur deux ou trois est totalement

4

sexe prendraient fin. Seule la maternité biologique resterait l'affaires des femmes, mais la maternité sociale (c'est à dire l'éducation des enfants) serait aussi bien l'affaire des hommes que des femmes. La vie des hommes et des femmes ne se règlerait plus sur la contrainte des rôles, mais sur les besoins et les goûts de chacune et de chacun (chacun pourrait se montrer passif ou actif, à son gré). Les individus communiqueraient entre eux, aussi librement qu'ils le voudraient et suivant leurs besoins et leurs désirs (sexuels compris), - sans qu'il soit tenu compte de l'âge, de la race et du sexe (il n'y aurait plus de classes dans cette société libérée). Utopie qui ne se réalisera qu'après-demain sans doute, mais buts et perspectives qu'ici et maintenant nous ne devons pas perdre de vue, car ils sont appelés à déterminer nos actes.
Je résume ma thèse sur l'importance de la sexualité dans l'oppression et la libération des femmes (et des hommes) :
Les relations hommes/femmes sont – indépendamment de la volonté de l'individu isolé – fonction des rapports de domination qui caractérisent cette société. Les femmes y sont des êtres inférieurs, les hommes des êtres supérieurs. Ces structures de pouvoir se reflètent dans la sexualité.
Les normes sexuelles dominantes, et donc les pratiques sexuelles représentent l'instrument privilégié pour établir ces rapports de force entre hommes et femmes. Les femmes n'auront de chance de devenir plus autonomes et plus indépendantes des hommes que dans la mesure où elles ne seront plus à leur merci dans leur vie privée, dans la mesure où le dogme du primat de l'hétérosexualité pourra être remis en

45

sexuels en soi ni les aventures à la chaîne ne nous satisfont. En ce domaine, une éthique vraiment libératrice doit rejeter le dogme du moment de l'hétérosexualité. Une société non-répressive, une société où les femmes et les hommes sont subjectivement et objectivement égaux sera obligatoirement une société bisexuée, androgyne. »
Et Shulamith Firestone, dans son livre *Libération de la femme et révolution sexuelle*, relie le problème de la sexualité à la lutte des classes, et déclare : « De même que la révolution socialiste vise non seulement à abolir les privilèges des classes, mais aussi à supprimer les différences qui les fondent, la révolution féministe, elle, ne doit pas seulement viser à supprimer les privilèges des hommes, mais à supprimer la différence des sexes elle-même : les différences proprement sexuelles n'auraient alors plus la moindre conséquence sociale. (Ce serait le retour à une pansexualité spontanée – la "perversion polymorphe" de Freud – qui remplacerait alors l'homo-, l'hétéro- et la bisexualité.) »
Comme ce raisonnement provoque encore bien des angoisses de castrations et bien des réactions hystériques chez les hommes, et comme il n'est pas encore très répandu, je tiens à préciser :
Cela signifierait que les individus se définiraient d'abord comme des êtres humains et ensuite seulement comme hommes ou femmes. L'anatomie ne serait plus un destin. Les femmes et les hommes ne seraient plus forcés de jouer un rôle, l'obsession de la virilité serait aussi dénuée de sens que le complexe de féminité. La division du travail et l'exploitation propre à chaque

frigide et que presque toutes les femmes ont de graves problèmes sexuels. Dans le Hite-Report paru en 1976, une américaine a interrogé 3000 femmes sur leur sexualité. Les résultats des témoignages dont elle souligne le caractère exemplaire sont les suivants : 30% des femmes seulement ont un orgasme par le coït sans stimulation du clitoris, alors que 95% l'obtiennent avec stimulation.
Face à de tels faits, ont voit quel cynisme il y a à parler aux femmes de libération sexuelle. Pour elles, rien n'a changé : ni leur dépendance vis-à-vis des hommes, ni l'ignorance du corps féminin.
Les femmes doivent maintenant aller jusqu'à simuler des désirs inexistants. Autrefois la pruderie ou la peur d'une grossesse non désirée leur donnait le droit de rester sur la réserve si elles n'avaient pas d'autre désir. Aujourd'hui la pilule et l'information sexuelle les condamnent à une disponibilité quasi obligatoire. Personne ne s'inquiète de leurs désirs, elles-mêmes moins que quiconque. Elles les étouffent pudiquement, elles cachent leur misère sexuelle, comme si elles craignaient de devenir, en la dévoilant, les lépreuses d'une société d'obsédés sexuels.

Rarement, trop rarement, un regard, une phrase, un chiffre, viennent briser la terreur des mensonges publiés. Le professeur Bell a publié en 1974 aux États-Unis une étude effectuée sur 2373 femmes, étude qu'il résume ainsi : les femmes sont aussi frigides qu'à l'époque du rapport Kinsey, c'est à dire il y a vingt ans. A cette différence près que la plupart d'entre elles affirment aujourd'hui « qu'elles ne considèrent plus les relations

sexuels en soi ni les aventures à la chaîne ne nous satisfont. En ce domaine, une éthique vraiment libératrice doit rejeter le dogme du moment de l'hétérosexualité. Une société non-répressive, une société où les femmes et les hommes sont subjectivement et objectivement égaux sera obligatoirement une société bisexuée, androgyne. »
Et Shulamith Firestone, dans son livre *Libération de la femme et révolution sexuelle*, relie le problème de la sexualité à la lutte des classes, et déclare : « De même que la révolution socialiste vise non seulement à abolir les privilèges des classes, mais aussi à supprimer les différences qui les fondent, la révolution féministe, elle, ne doit pas seulement viser à supprimer les privilèges des hommes, mais à supprimer la différence des sexes elle-même : les différences proprement sexuelles n'auraient alors plus la moindre conséquence sociale. (Ce serait le retour à une pansexualité spontanée – la "perversion polymorphe" de Freud – qui remplacerait alors l'homo-, l'hétéro- et la bisexualité.) »
Comme ce raisonnement provoque encore bien des angoisses de castrations et bien des réactions hystériques chez les hommes, et comme il n'est pas encore très répandu, je tiens à préciser :
Cela signifierait que les individus se définiraient d'abord comme des êtres humains et ensuite seulement comme hommes ou femmes. L'anatomie ne serait plus un destin. Les femmes et les hommes ne seraient plus forcés de jouer un rôle, l'obsession de la virilité serait aussi dénuée de sens que le complexe de féminité. La division du travail et l'exploitation propre à chaque

44

frigide et que presque toutes les femmes ont de graves problèmes sexuels. Dans le Hite-Report paru en 1976, une américaine a interrogé 3000 femmes sur leur sexualité. Les résultats des témoignages dont elle souligne le caractère exemplaire sont les suivants : 30% des femmes seulement ont un orgasme par le coït sans stimulation du clitoris, alors que 95% l'obtiennent avec stimulation.
Face à de tels faits, ont voit quel cynisme il y a à parler aux femmes de libération sexuelle. Pour elles, rien n'a changé : ni leur dépendance vis-à-vis des hommes, ni l'ignorance du corps féminin.
Les femmes doivent maintenant aller jusqu'à simuler des désirs inexistants. Autrefois la pruderie ou la peur d'une grossesse non désirée leur donnait le droit de rester sur la réserve si elles n'avaient pas d'autre désir. Aujourd'hui la pilule et l'information sexuelle les condamnent à une disponibilité quasi obligatoire. Personne ne s'inquiète de leurs désirs, elles-mêmes moins que quiconque. Elles les étouffent pudiquement, elles cachent leur misère sexuelle, comme si elles craignaient de devenir, en la dévoilant, les lépreuses d'une société d'obsédés sexuels.

Rarement, trop rarement, un regard, une phrase, un chiffre, viennent briser la terreur des mensonges publiés. Le professeur Bell a publié en 1974 aux États-Unis une étude effectuée sur 2373 femmes, étude qu'il résume ainsi : les femmes sont aussi frigides qu'à l'époque du rapport Kinsey, c'est à dire il y a vingt ans. A cette différence près que la plupart d'entre elles affirment aujourd'hui « qu'elles ne considèrent plus les relations

5

sexuelles comme un devoir, mais comme un plaisir ». Capitulation tragique devant la contrainte d'une pseudo-normalité. Car non seulement elles trompent les autres, mais, avant tout elles se mentent à elles-mêmes. Les témoignages montrent bien ce qui incite les femmes à se renier ainsi.

Autrefois, quand toute sexualité était déniée aux femmes, nous avions au moins une identité, fût-elle négative. Aujourd'hui on nous vole cette identité, mais en échange on ne nous donne aucune chance de vivre notre sexualité librement et délibérément. Ces nouvelles normes, ce ne sont pas les nôtres, ce sont celles des hommes. Résultat : nous se savons plus guère à quoi nous en tenir et chacune continue à se croire seule à avoir de tels problèmes. Nous nous retrouvons plus que jamais sous la coupe des hommes qui se servent de nous, non seulement contre notre volonté, mais souvent avec notre consentement désabusé. Quelques exemples :

MM. Schorch et Gunter Schmidt de l'Institut de sexologie de Hambourg rapportent que de plus en plus les hommes envoient leurs femmes en consultation pour qu'elles "marchent comme il faut" au lit. « Ces dernières années, on a vu un grand nombre de femmes venir à la consultation, déclarant à peu près : " Mon mari m'a demandé de me débrouiller pour avoir un orgasme. Il veut à tout prix que je réagisse normalement" ».

Dans les bals populaires, il y a longtemps que les jeunes gens demandent aux jeunes filles qu'ils invitent à danser : « Tu as pris la pilule ? ». Si la réponse est non, ça ne vaut même pas la peine de danser avec elle, elle est inutilisable… ce qui explique pourquoi une écolière de quinze ans n'ayant jamais eu de

dépendantes, exploitées sans merci, dans leur vie privée, comme partout ailleurs.

L'amour est la clef de cette dépendance.

C'est au nom de l'amour que les femmes lavent les chemises des hommes, qu'elles élèvent seules leurs enfants, qu'elles consolent en encouragent leur mari dans ses problèmes professionnels. Leur abnégation finit par les rendre schizophrènes (comme Rita L., devenue schizophrène une fois que son mari l'a quittée, sa seule raison d'être. A la question, mais pourquoi s'est-elle tant dévouée pour lui, elle répond : « Par amour »).

C'est au nom de l'amour que les femmes sont exploitées. Dans ces conditions, la sexualité n'est pas affaires privée mais politique. Quant à l'hétérosexualité exclusive, c'est l'instrument décisif du pouvoir des hommes dans la lutte des sexes. Contre cette situation, on peut et on doit affirmer qu'il y a une alternative. Quand l'amour des femmes ne sera plus un privilège naturel des hommes, il faudra qu'ils fassent un effort. Et pour tenir le coup, il faudrait qu'ils révisent leur position. Mais « jouer les simples bouche-trous » (Christa), ça ne marche plus. C'est pour cette seule et unique raison qu'ils se cramponnent tant à la petite différence.

Ecoutons deux féministes américaines :

Dans son analyse des rapports de pouvoir entre les sexes "Réflexion sur la libération de la femme", publiée dans *Les temps modernes* en 1972, Susan Sontag écrit : « Si nous ne voulons pas que la libération sexuelle se révèle vouée à l'échec, nous devons nous-même redéfinir la sexualité. Car ni les rapports

sexuelles comme un devoir, mais comme un plaisir ». Capitulation tragique devant la contrainte d'une pseudo-normalité. Car non seulement elles trompent les autres, mais, avant tout elles se mentent à elles-mêmes. Les témoignages montrent bien ce qui incite les femmes à se renier ainsi.

Autrefois, quand toute sexualité était déniée aux femmes, nous avions au moins une identité, fût-elle négative. Aujourd'hui on nous vole cette identité, mais en échange on ne nous donne aucune chance de vivre notre sexualité librement et délibérément. Ces nouvelles normes, ce ne sont pas les nôtres, ce sont celles des hommes. Résultat : nous se savons plus guère à quoi nous en tenir et chacune continue à se croire seule à avoir de tels problèmes. Nous nous retrouvons plus que jamais sous la coupe des hommes qui se servent de nous, non seulement contre notre volonté, mais souvent avec notre consentement désabusé. Quelques exemples :

MM. Schorch et Gunter Schmidt de l'Institut de sexologie de Hambourg rapportent que de plus en plus les hommes envoient leurs femmes en consultation pour qu'elles "marchent comme il faut" au lit. « Ces dernières années, on a vu un grand nombre de femmes venir à la consultation, déclarant à peu près : " Mon mari m'a demandé de me débrouiller pour avoir un orgasme. Il veut à tout prix que je réagisse normalement" ».

Dans les bals populaires, il y a longtemps que les jeunes gens demandent aux jeunes filles qu'ils invitent à danser : « Tu as pris la pilule ? ». Si la réponse est non, ça ne vaut même pas la peine de danser avec elle, elle est inutilisable… ce qui explique pourquoi une écolière de quinze ans n'ayant jamais eu de

6

dépendantes, exploitées sans merci, dans leur vie privée, comme partout ailleurs.

L'amour est la clef de cette dépendance.

C'est au nom de l'amour que les femmes lavent les chemises des hommes, qu'elles élèvent seules leurs enfants, qu'elles consolent en encouragent leur mari dans ses problèmes professionnels. Leur abnégation finit par les rendre schizophrènes (comme Rita L., devenue schizophrène une fois que son mari l'a quittée, sa seule raison d'être. A la question, mais pourquoi s'est-elle tant dévouée pour lui, elle répond : « Par amour »).

C'est au nom de l'amour que les femmes sont exploitées. Dans ces conditions, la sexualité n'est pas affaires privée mais politique. Quant à l'hétérosexualité exclusive, c'est l'instrument décisif du pouvoir des hommes dans la lutte des sexes. Contre cette situation, on peut et on doit affirmer qu'il y a une alternative. Quand l'amour des femmes ne sera plus un privilège naturel des hommes, il faudra qu'ils fassent un effort. Et pour tenir le coup, il faudrait qu'ils révisent leur position. Mais « jouer les simples bouche-trous » (Christa), ça ne marche plus. C'est pour cette seule et unique raison qu'ils se cramponnent tant à la petite différence.

Ecoutons deux féministes américaines :

Dans son analyse des rapports de pouvoir entre les sexes "Réflexion sur la libération de la femme", publiée dans *Les temps modernes* en 1972, Susan Sontag écrit : « Si nous ne voulons pas que la libération sexuelle se révèle vouée à l'échec, nous devons nous-même redéfinir la sexualité. Car ni les rapports

43

stimuli identiques, que ces stimuli proviennent de son propre corps, d'un autre individu du même sexe ou d'un individu du sexe opposé.
Il est aberrant de classifier le comportement sexuel en onanisme, hétérosexualité et homosexualité, pour établir par là trois types de réactions ou que des individus visent ou pratiques une activité sexuelle à l'exclusion des autres. L'anatomie ou la physiologie des réactions sexuelles et de l'orgasme ne nous apprennent pas en quoi diffèrent les réactions propres à l'onanisme, l'hétérosexualité et l'homosexualité.
La seule valeur de ces termes, c'est qu'ils nous renseignent sur l'origine du stimulus sexuel ; toutefois, ils ne devraient pas servir à caractériser les personnes réagissant à ces différents stimuli. Nous aurions les idées plus nettes si nous les faisions complètement disparaître de notre vocabulaire. Nous pourrions nous contenter de dire que des relations sexuelles entre êtres humains ont lieu soit entre un homme et une femme, soit entre deux femmes, soit entre deux hommes, ce qui reviendrait à exposer les faits de façon bien plus objective. »
Dans une société où la procréation n'est plus le but premier des rapports sexuels, l'homosexualité devrait aussi naturelle à l'épanouissement des êtres que l'hétérosexualité ou l'auto-érotisme. Et s'il n'en est pas ainsi, c'est pour des raisons politiques. Car enfin, seule une hétérosexualité promue au rang de dogme peut assurer aux hommes le monopole sexuel – sous prétexte de la "petite différence" : ainsi se gouverne le monde des hommes où les femmes se retrouvent entièrement

relations sexuelles répondit à un journaliste du Nouvel Observateur qui lui avait demandé pourquoi elle prenait la pilule : « Pour trouver un jour un garçon qui veuille bien rester avec moi un peu plus longtemps. » « Combien de temps ? » « Quelques semaines peut-être, ce serait chouette ! » (Je cite de mémoire…).
En d'autres termes : les femmes achètent la présence d'un être, des contacts épidermiques, de la tendresse et de la reconnaissance sociale en passant par le lit. Leurs propres désirs sexuels leur restent inconscients car trop refoulés, trop déformés.
Les relations entre hommes et femmes sont aujourd'hui, de toute évidence, des rapports de pouvoir (même si les hommes doutent de leur propre rôle et en souffrent). Dans ces conditions, la sexualité ne peut être que la pure expression de l'impuissance féminine. C'est pourquoi certaines libertés, souhaitables en elles-mêmes, comme la contraception ou l'interruption de grossesse légale, peuvent encore porter atteinte à la liberté d'un grand nombre de femmes : elles font boomerang, et se retournent contre elles. C'est pourquoi toute libéralisation, et en particulier celle de la sexualité, doit être inséparable d'une prise de conscience, permettant aux femmes de l'utiliser au lieu d'être utilisées.

stimuli identiques, que ces stimuli proviennent de son propre corps, d'un autre individu du même sexe ou d'un individu du sexe opposé.
Il est aberrant de classifier le comportement sexuel en onanisme, hétérosexualité et homosexualité, pour établir par là trois types de réactions ou que des individus visent ou pratiques une activité sexuelle à l'exclusion des autres. L'anatomie ou la physiologie des réactions sexuelles et de l'orgasme ne nous apprennent pas en quoi diffèrent les réactions propres à l'onanisme, l'hétérosexualité et l'homosexualité.
La seule valeur de ces termes, c'est qu'ils nous renseignent sur l'origine du stimulus sexuel ; toutefois, ils ne devraient pas servir à caractériser les personnes réagissant à ces différents stimuli. Nous aurions les idées plus nettes si nous les faisions complètement disparaître de notre vocabulaire. Nous pourrions nous contenter de dire que des relations sexuelles entre êtres humains ont lieu soit entre un homme et une femme, soit entre deux femmes, soit entre deux hommes, ce qui reviendrait à exposer les faits de façon bien plus objective. »
Dans une société où la procréation n'est plus le but premier des rapports sexuels, l'homosexualité devrait aussi naturelle à l'épanouissement des êtres que l'hétérosexualité ou l'auto-érotisme. Et s'il n'en est pas ainsi, c'est pour des raisons politiques. Car enfin, seule une hétérosexualité promue au rang de dogme peut assurer aux hommes le monopole sexuel – sous prétexte de la "petite différence" : ainsi se gouverne le monde des hommes où les femmes se retrouvent entièrement

42

relations sexuelles répondit à un journaliste du Nouvel Observateur qui lui avait demandé pourquoi elle prenait la pilule : « Pour trouver un jour un garçon qui veuille bien rester avec moi un peu plus longtemps. » « Combien de temps ? » « Quelques semaines peut-être, ce serait chouette ! » (Je cite de mémoire…).
En d'autres termes : les femmes achètent la présence d'un être, des contacts épidermiques, de la tendresse et de la reconnaissance sociale en passant par le lit. Leurs propres désirs sexuels leur restent inconscients car trop refoulés, trop déformés.
Les relations entre hommes et femmes sont aujourd'hui, de toute évidence, des rapports de pouvoir (même si les hommes doutent de leur propre rôle et en souffrent). Dans ces conditions, la sexualité ne peut être que la pure expression de l'impuissance féminine. C'est pourquoi certaines libertés, souhaitables en elles-mêmes, comme la contraception ou l'interruption de grossesse légale, peuvent encore porter atteinte à la liberté d'un grand nombre de femmes : elles font boomerang, et se retournent contre elles. C'est pourquoi toute libéralisation, et en particulier celle de la sexualité, doit être inséparable d'une prise de conscience, permettant aux femmes de l'utiliser au lieu d'être utilisées.

7

CHEZ TOUTES LES FEMMES, TOUJOURS LA MEME CHOSE…

Pour mettre une nouvelle fois en évidence ce qu'il y a de systématique dans le déroulement de la vie de femme, je résume les grandes étapes qui se retrouvent dans tous les témoignages (et dans de nombreuses études), quels que soient l'âge, l'extraction sociale ou la conscience de la femme en question :

— *Enfance perturbée par la contrainte du rôle féminin*, « à l'école, les filles se retrouvaient soudain séparées des garçons » — « j'ai beaucoup sifflé tout en me disant, honteuse : une fille ne fait pas ça » — (« Je sentais qu'on attendait de moi un autre comportement »), et aussi le refus de ce rôle (« Les jeux de garçons étaient plus passionnants »).

— *Résignation dès le début de l'adolescence et, à partir de là, simulation du rôle de femme.* Dès cette époque, la différence entre femmes et hommes est insurmontable. Elle ne peut plus être résolue qu'à travers le mythe de "l'amour romantique" et par la fonctionnalisation totale des rôles respectifs. (les filles flirtent avec les garçons « pour faire comme tout le monde » parce que cela les « met en valeur » mais en même temps, les garçons sont pour elles des "étrangers", "venant d'un autre monde" avec lequel elles n'ont rien en commun).

Solidarité de filles entre elles. Extérieurement, on se force à jouer à la femelle, mais intérieurement, la rupture n'est pas encore faite. Les filles sont encore amies, pas rivales. Elles ont des relations affectives profondes, quelques fois érotiques sinon sexuelles. *Une femme sur cinq a ou a eu (d'après Kinsey et Giese) une sexuel assure*

Et tant qu'elle n'aura pas d'autre issue, elle ne pourra pas choisir librement qui aimer, et l'hétérosexualité lui restera imposée.

Voici le point décisif : *le monopole sexuel des femmes assure aux hommes, outre un monopole sentimental (une femme, bien sûr, ne tombe jamais amoureuse que d'un homme à la fois), le monopole social (les femmes n'ont droit à quelque reconnaissance sociale que dans le mariage ou du moins dans une relation hétérosexuelle) et le monopole économique (les femmes acceptent "par amour pour l'homme" de travailler gratis à domicile et de travailler hors de chez elle par-dessus le marché).*

Donc, ce n'est qu'en ébranlant dans ses fondements mêmes le monopole sexuel des hommes qu'on pourra porter atteinte à la hiérarchie hétérosexuelle et à l'oppression des femmes.

CE QU'IL Y A DE POLITIQUE DANS LA CONTRAINTE A L'HETEROSEXUALITE

L'hétérosexualité et l'homosexualité sont des catégories culturelles, injustifiables avec des arguments biologiques. L'hétérosexualité dominante est un fait de culture, une hétérosexualité forcée. Dans *Le comportement sexuel de la femme*, Kinsey nous dit déjà à quel point elle ne savait se justifier par la nature.

« On n'insiste jamais assez sur le fait que le comportement de tout être vivant dépend des stimuli qu'il rencontre, de ses possibilités anatomiques et physiologiques, de ses premières expériences. Sans avoir été marqué par des expériences antérieures, un animal devrait réagir de façon identique à des

CHEZ TOUTES LES FEMMES, TOUJOURS LA MEME CHOSE…

Pour mettre une nouvelle fois en évidence ce qu'il y a de systématique dans le déroulement de la vie de femme, je résume les grandes étapes qui se retrouvent dans tous les témoignages (et dans de nombreuses études), quels que soient l'âge, l'extraction sociale ou la conscience de la femme en question :

— *Enfance perturbée par la contrainte du rôle féminin*, « à l'école, les filles se retrouvaient soudain séparées des garçons » — « j'ai beaucoup sifflé tout en me disant, honteuse : une fille ne fait pas ça » — (« Je sentais qu'on attendait de moi un autre comportement »), et aussi le refus de ce rôle (« Les jeux de garçons étaient plus passionnants »).

— *Résignation dès le début de l'adolescence et, à partir de là, simulation du rôle de femme.* Dès cette époque, la différence entre femmes et hommes est insurmontable. Elle ne peut plus être résolue qu'à travers le mythe de "l'amour romantique" et par la fonctionnalisation totale des rôles respectifs. (les filles flirtent avec les garçons « pour faire comme tout le monde » parce que cela les « met en valeur » mais en même temps, les garçons sont pour elles des "étrangers", "venant d'un autre monde" avec lequel elles n'ont rien en commun).

Solidarité de filles entre elles. Extérieurement, on se force à jouer à la femelle, mais intérieurement, la rupture n'est pas encore faite. Les filles sont encore amies, pas rivales. Elles ont des relations affectives profondes, quelques fois érotiques sinon sexuelles. *Une femme sur cinq a ou a eu (d'après Kinsey et Giese) une sexuel assure*

8

Et tant qu'elle n'aura pas d'autre issue, elle ne pourra pas choisir librement qui aimer, et l'hétérosexualité lui restera imposée.

Voici le point décisif : *le monopole sexuel des femmes assure aux hommes, outre un monopole sentimental (une femme, bien sûr, ne tombe jamais amoureuse que d'un homme à la fois), le monopole social (les femmes n'ont droit à quelque reconnaissance sociale que dans le mariage ou du moins dans une relation hétérosexuelle) et le monopole économique (les femmes acceptent "par amour pour l'homme" de travailler gratis à domicile et de travailler hors de chez elle par-dessus le marché).*

Donc, ce n'est qu'en ébranlant dans ses fondements mêmes le monopole sexuel des hommes qu'on pourra porter atteinte à la hiérarchie hétérosexuelle et à l'oppression des femmes.

CE QU'IL Y A DE POLITIQUE DANS LA CONTRAINTE A L'HETEROSEXUALITE

L'hétérosexualité et l'homosexualité sont des catégories culturelles, injustifiables avec des arguments biologiques. L'hétérosexualité dominante est un fait de culture, une hétérosexualité forcée. Dans *Le comportement sexuel de la femme*, Kinsey nous dit déjà à quel point elle ne savait se justifier par la nature.

« On n'insiste jamais assez sur le fait que le comportement de tout être vivant dépend des stimuli qu'il rencontre, de ses possibilités anatomiques et physiologiques, de ses premières expériences. Sans avoir été marqué par des expériences antérieures, un animal devrait réagir de façon identique à des

41

aux hommes le monopole individuel qui, à son tour, fonde le monopole collectif qu'exerce le pouvoir mâle sur les femmes.

Plus précisément, dans cette société où les individus restent isolés s'ils n'ont pas de rapports amoureux, où les sentiments et la tendresse s'achètent, les femmes comme les hommes (indépendamment de leurs désirs) sont contraints aux relations sexuelles. Si cette sexualité n'est possible que sous le signe de la "différence", si, en conséquence, l'hétérosexualité a primat absolu, les hommes et les femmes dépendent fatalement les uns des autres. Le monopole pourrait donc s'exercer dans un sens comme dans l'autre. Ce n'est là qu'une apparence.

Car dans notre société un homme sans femme est toujours un homme, mais une femme sans homme n'est pas une femme.

Les hommes peuvent bien trouver ailleurs que dans leur vie privée une justification à leur existence (profession, vie politique, amitiés masculines). Un homme qui rate sa vie privée (la frigidité de sa femme n'étant, bien entendu, pas signe d'échec) peut se voir reconnu et estimé s'il réussit dans sa profession. Une femme, quelle que soit sa réussite professionnelle, n'est jugée qu'en fonction de sa vie privée. (On a toujours reproché à Simone de Beauvoir d'avoir refusé la maternité. Qui songerait à Sartre d'avoir raté la paternité ?)

Une femme n'a d'existence que par rapport à son mari, elle n'a pas le droit d'exister en soi en tant qu'individu. Elle ne se définit que par son sexe. *Tout effort d'émancipation risque tôt ou tard d'aboutir à une impasse, si, comme individu, chaque femme reste sous la férule de la loi mâle.*

— *expérience homosexuelle. Une sur trois reconnaît avoir des désirs homosexuels.* On en trouve quelques-unes parmi celles que j'ai interrogées. Mais à toutes – sauf aux femmes homosexuelles – j'ai dû poser la question très explicitement. Sinon, aucune n'en aurait parlé spontanément.

— Plus tard, la majorité de femmes se plient aux normes qu'on leur a imposées. Elles deviennent exclusivement hétérosexuelles et incapables de comprendre elles-mêmes ce qu'elles ont pu vivre avec des femmes. Après coup elles s'en défont comme de quelque chose qui « n'avait rien à voir avec l'amour » (Renate A.) ou comme d'un « phénomène prépubertaire » (Rita L.) – deux façons, propres à deux classes sociales, de dire la même chose : que l'amour adulte n'est possible qu'entre hommes et femmes et que tout le reste, faute de maturité, ne compte pas. Bien sûr, ce n'est pas ce qu'elles ont ressenti quand ça c'est passé. C'est la société qui a fini par leur inculquer son échelle de valeur.

Etre seule, et manquant d'assurance entre l'adolescence et l'âge de femme. Toutes les femmes interrogées, sans exception, se trouvent alors laides et stupides. Elles sont profondément convaincues que seul un homme est capable de transformer ce vilain petit canard en cygne. Elles-mêmes ne sont rien, n'existent que par rapport à lui. Elles n'ont aucune perspective d'existence autonome et ce n'est que par hasard qu'elles ont fait des études ou acquis une formation (parce que leur meilleure amie faisait la même chose, parce qu'une héroïne de roman avait ce métier…). Elles attendent un gentil mari, elles rêvent d'une belle maison et de beaux enfants. Et, même si elles ne voient autour d'elles que des couples malheureux, elles

aux hommes le monopole individuel qui, à son tour, fonde le monopole collectif qu'exerce le pouvoir mâle sur les femmes.

Plus précisément, dans cette société où les individus restent isolés s'ils n'ont pas de rapports amoureux, où les sentiments et la tendresse s'achètent, les femmes comme les hommes (indépendamment de leurs désirs) sont contraints aux relations sexuelles. Si cette sexualité n'est possible que sous le signe de la "différence", si, en conséquence, l'hétérosexualité a primat absolu, les hommes et les femmes dépendent fatalement les uns des autres. Le monopole pourrait donc s'exercer dans un sens comme dans l'autre. Ce n'est là qu'une apparence.

Car dans notre société un homme sans femme est toujours un homme, mais une femme sans homme n'est pas une femme.

Les hommes peuvent bien trouver ailleurs que dans leur vie privée une justification à leur existence (profession, vie politique, amitiés masculines). Un homme qui rate sa vie privée (la frigidité de sa femme n'étant, bien entendu, pas signe d'échec) peut se voir reconnu et estimé s'il réussit dans sa profession. Une femme, quelle que soit sa réussite professionnelle, n'est jugée qu'en fonction de sa vie privée. (On a toujours reproché à Simone de Beauvoir d'avoir refusé la maternité. Qui songerait à Sartre d'avoir raté la paternité ?)

Une femme n'a d'existence que par rapport à son mari, elle n'a pas le droit d'exister en soi en tant qu'individu. Elle ne se définit que par son sexe. *Tout effort d'émancipation risque tôt ou tard d'aboutir à une impasse, si, comme individu, chaque femme reste sous la férule de la loi mâle.*

40

— *expérience homosexuelle. Une sur trois reconnaît avoir des désirs homosexuels.* On en trouve quelques-unes parmi celles que j'ai interrogées. Mais à toutes – sauf aux femmes homosexuelles – j'ai dû poser la question très explicitement. Sinon, aucune n'en aurait parlé spontanément.

— Plus tard, la majorité de femmes se plient aux normes qu'on leur a imposées. Elles deviennent exclusivement hétérosexuelles et incapables de comprendre elles-mêmes ce qu'elles ont pu vivre avec des femmes. Après coup elles s'en défont comme de quelque chose qui « n'avait rien à voir avec l'amour » (Renate A.) ou comme d'un « phénomène prépubertaire » (Rita L.) – deux façons, propres à deux classes sociales, de dire la même chose : que l'amour adulte n'est possible qu'entre hommes et femmes et que tout le reste, faute de maturité, ne compte pas. Bien sûr, ce n'est pas ce qu'elles ont ressenti quand ça c'est passé. C'est la société qui a fini par leur inculquer son échelle de valeur.

Etre seule, et manquant d'assurance entre l'adolescence et l'âge de femme. Toutes les femmes interrogées, sans exception, se trouvent alors laides et stupides. Elles sont profondément convaincues que seul un homme est capable de transformer ce vilain petit canard en cygne. Elles-mêmes ne sont rien, n'existent que par rapport à lui. Elles n'ont aucune perspective d'existence autonome et ce n'est que par hasard qu'elles ont fait des études ou acquis une formation (parce que leur meilleure amie faisait la même chose, parce qu'une héroïne de roman avait ce métier…). Elles attendent un gentil mari, elles rêvent d'une belle maison et de beaux enfants. Et, même si elles ne voient autour d'elles que des couples malheureux, elles

9

croient à l'exception, au miracle. Faute de choix, elles ne peuvent faire autrement.

— Disparition des anciennes amies, absorbées par leurs relations masculines.

— *Le dépucelage comme rite de passage du devenir femme. Pas une femme interrogée n'a fait ça pour le plaisir, toutes ont fait ça par peur.* « Parce qu'il fallait en passer par là » ou « parce qu'il le voulait à tout prix ». Pour toutes, c'est une expérience traumatisante. Toutes ont eu très mal.

— Quelques chiffres à l'appui : le psychologue yougoslave Bodan Tekavic, qui a fait des recherches sur les *motivations du dépucelage chez les jeunes filles, a constaté que 71% le font pour ne pas perdre leur ami* ; 6% par peur de passer pour "vieux jeu", 16% par curiosité. 76% des hommes supposent que si les jeunes filles couchent pour la première fois avec eux, *c'est pour le plaisir.*

— Ce qui frappe dans les témoignages, c'est que les deux seules femmes qui sortent relativement indemnes du premier coït (Karen et Verena) sont les seules à avoir été actives, et non passives comme les autres. Elles se plient, bien sûr, à la contrainte de la norme, mais non pas à la situation. Elles ont décidé d'elles-mêmes quand, avec qui et pourquoi elles feraient ça. Elles se sentent moins écrasées par les hommes.

— *Beaucoup de femmes ont le sentiment de se prostituer en faisant l'amour avec leur mari ou leur ami.* (Renate A. : « je sais bien que toute femme sert de putain à son mari. » Alexandra K. : « Au fond, ce que je fais c'est prêter mon corps à la masturbation de l'homme. »)

Ajoutons que le sens psychologique de l'acte violent qu'est la pénétration n'est certainement pas à sous-estimer : pénétrer, voilà la démonstration suprême de la puissance virile ! En outre, violence et plaisir ne faisait qu'un pour beaucoup d'hommes, la pénétration est sans doute *de nos jour* ce qu'il y a de plus "jouissif" pour eux.

Si les femmes, en revanche, sont maintenant incapables d'avoir des rapports satisfaisants, de jouir en masochistes de leur soumission, c'est dire ce qu'il reste de leur intégrité psychique. De toute évidence, elles ne sont pas disposées à séparer relations physique et psychiques, perversion si courante dans la société des mâles.

Mais tout cela ne saurait expliquer l'existence de normes sexuelles dont la contrainte va rigoureusement à l'encontre des besoins de la moitié de l'humanité – c'est à dire des femmes (sans compter le fardeau de la contraception : qu'on pense à l'horreur des grossesses non désirées et des avortements, aux inconvénients de la pilule et aux inflammations par les pessaires – toutes choses qui prennent fin du jour au lendemain si les femmes pouvaient vivre leur sexualité selon les désirs et leur nature. La pénétration ne serait plus la façon principale de faire l'amour, mais seulement le moyen de procréer. Il n'y aurait plus de grossesse non désirées.)

Pourtant, ni la misère de l'avortement ni la frigidité des femmes n'ont pu ébranler le dogme de l'orgasme vaginal. Il y a sûrement de bonnes raisons à cela. Je n'y vois qu'une explication :

Seul le mythe de l'orgasme vaginal (lié à celui de l'intérêt de la pénétration) assure aux hommes le monopole sexuel sur les femmes. Et seul ce monopole

croient à l'exception, au miracle. Faute de choix, elles ne peuvent faire autrement.

— Disparition des anciennes amies, absorbées par leurs relations masculines.

— *Le dépucelage comme rite de passage du devenir femme. Pas une femme interrogée n'a fait ça pour le plaisir, toutes ont fait ça par peur.* « Parce qu'il fallait en passer par là » ou « parce qu'il le voulait à tout prix ». Pour toutes, c'est une expérience traumatisante. Toutes ont eu très mal.

— Quelques chiffres à l'appui : le psychologue yougoslave Bodan Tekavic, qui a fait des recherches sur les *motivations du dépucelage chez les jeunes filles, a constaté que 71% le font pour ne pas perdre leur ami* ; 6% par peur de passer pour "vieux jeu", 16% par curiosité. 76% des hommes supposent que si les jeunes filles couchent pour la première fois avec eux, *c'est pour le plaisir.*

— Ce qui frappe dans les témoignages, c'est que les deux seules femmes qui sortent relativement indemnes du premier coït (Karen et Verena) sont les seules à avoir été actives, et non passives comme les autres. Elles se plient, bien sûr, à la contrainte de la norme, mais non pas à la situation. Elles ont décidé d'elles-mêmes quand, avec qui et pourquoi elles feraient ça. Elles se sentent moins écrasées par les hommes.

— *Beaucoup de femmes ont le sentiment de se prostituer en faisant l'amour avec leur mari ou leur ami.* (Renate A. : « je sais bien que toute femme sert de putain à son mari. » Alexandra K. : « Au fond, ce que je fais c'est prêter mon corps à la masturbation de l'homme. »)

10

Ajoutons que le sens psychologique de l'acte violent qu'est la pénétration n'est certainement pas à sous-estimer : pénétrer, voilà la démonstration suprême de la puissance virile ! En outre, violence et plaisir ne faisait qu'un pour beaucoup d'hommes, la pénétration est sans doute *de nos jour* ce qu'il y a de plus "jouissif" pour eux.

Si les femmes, en revanche, sont maintenant incapables d'avoir des rapports satisfaisants, de jouir en masochistes de leur soumission, c'est dire ce qu'il reste de leur intégrité psychique. De toute évidence, elles ne sont pas disposées à séparer relations physique et psychiques, perversion si courante dans la société des mâles.

Mais tout cela ne saurait expliquer l'existence de normes sexuelles dont la contrainte va rigoureusement à l'encontre des besoins de la moitié de l'humanité – c'est à dire des femmes (sans compter le fardeau de la contraception : qu'on pense à l'horreur des grossesses non désirées et des avortements, aux inconvénients de la pilule et aux inflammations par les pessaires – toutes choses qui prennent fin du jour au lendemain si les femmes pouvaient vivre leur sexualité selon les désirs et leur nature. La pénétration ne serait plus la façon principale de faire l'amour, mais seulement le moyen de procréer. Il n'y aurait plus de grossesse non désirées.)

Pourtant, ni la misère de l'avortement ni la frigidité des femmes n'ont pu ébranler le dogme de l'orgasme vaginal. Il y a sûrement de bonnes raisons à cela. Je n'y vois qu'une explication :

Seul le mythe de l'orgasme vaginal (lié à celui de l'intérêt de la pénétration) assure aux hommes le monopole sexuel sur les femmes. Et seul ce monopole

39

mais tout à fait superflu pour la création du plaisir. Il pourrait tout au plus figurer parmi les nombreuses variantes des rapports charnels, à prendre ou à laisser. Ce qui peut donner du plaisir à une femme, ce n'est pas la pénétration, mais les caresses du clitoris, comme pour l'homme les caresses du pénis. (Pas obligatoirement dans le vagin).

ORGASME VAGINAL ET MONOPOLE DU SEXE

Mais comment a-t-on pu arriver à établir un dogme si absurde à nos yeux ? A faire prévaloir une pratique sexuelle qui rend les femmes frigides et ne fait pas forcément le bonheur des hommes ? J'imagine sans peine que les caresses bucco génitales pourraient tout autant les satisfaire. Au demeurant, il parait que la pénétration n'a pas toujours eu la première place dans l'histoire des hommes. Dans *Le patriarcat*, Ernest Borneman souligne l'importance du rôle des rapports *per anum* dans l'antique Athènes, et cela non seulement dans les rapports homosexuels, mais aussi dans les rapports hétérosexuels).
Qu'est-ce qui peut bien justifier la pénétration ? Chez les femmes, rien ne l'explique. Mais il n'en est pas de même chez l'homme. *Le coït qui condamne la femme à la passivité représente la pratiques sexuelle la plus facile et la plus confortable pour les hommes* : ils n'ont pas besoin de prendre une femme au sérieux, ils n'ont pas besoin de l'émouvoir, pas plus sur le plan physique que sur le plan psychique – il leur suffit qu'elles s'abandonnent passivement.

— *Toutes les femmes se sentent exploitées et réagissent souvent en devenant frigides. Cela s'explique par la dépendance où les gardent les hommes, dans l'ignorance de leurs besoins psychiques et physiques.* Soit les circonstances leur ont véritablement ôté toute chance d'éprouver du plaisir sexuel, soit elles sont tout simplement étiquetées "frigides" (c'est à dire incapables de parvenir à un orgasme dit vaginal) – ce qui ne serait probablement pas le cas si elles avaient d'autres pratiques sexuelles. Néanmoins elles couchent avec les hommes et simulent souvent l'orgasme, parce qu'elles s'y sentent obligées, ou encore pour acheter un peu d'amour avec leurs faveurs.

— *Le mariage vient presque toujours quand une femme se sent seule et découragée. Par le mariage, elles essayent d'acheter un peu de sécurité et de considération.* C'est la fuite hors du monde extérieur, étranger et interdit aux femmes, vers un monde clos qui ne peut pas tenir ses promesses de plénitude.
La terreur des normes imposées amène toujours plus d'angoisse dans la vie des femmes : si elles ne couchent pas tous les jours avec leur mari, si elles n'ont pas d'orgasme, si le ménage et l'éducation des enfants ne les comblent pas, si elles ne jouent pas la comédie tout le temps, *on leur dit : Tu n'es pas normale.* Point crucial : les rapports sexuels. Là, les femmes peuvent difficilement savoir quelles normes leur sont imposées. Elles doivent accepter les idées toutes faites des hommes et des mass média. *Comme leur identité s'évalue en fonction de leur sexualité, un "échec" sur le plan sexuel, tant à leurs yeux qu'aux yeux des autres, est un échec sur tous les plans.* (Anke L. dans sa phase de frigidité : « Je

mais tout à fait superflu pour la création du plaisir. Il pourrait tout au plus figurer parmi les nombreuses variantes des rapports charnels, à prendre ou à laisser. Ce qui peut donner du plaisir à une femme, ce n'est pas la pénétration, mais les caresses du clitoris, comme pour l'homme les caresses du pénis. (Pas obligatoirement dans le vagin).

ORGASME VAGINAL ET MONOPOLE DU SEXE

Mais comment a-t-on pu arriver à établir un dogme si absurde à nos yeux ? A faire prévaloir une pratique sexuelle qui rend les femmes frigides et ne fait pas forcément le bonheur des hommes ? J'imagine sans peine que les caresses bucco génitales pourraient tout autant les satisfaire. Au demeurant, il parait que la pénétration n'a pas toujours eu la première place dans l'histoire des hommes. Dans *Le patriarcat*, Ernest Borneman souligne l'importance du rôle des rapports *per anum* dans l'antique Athènes, et cela non seulement dans les rapports homosexuels, mais aussi dans les rapports hétérosexuels).
Qu'est-ce qui peut bien justifier la pénétration ? Chez les femmes, rien ne l'explique. Mais il n'en est pas de même chez l'homme. *Le coït qui condamne la femme à la passivité représente la pratiques sexuelle la plus facile et la plus confortable pour les hommes* : ils n'ont pas besoin de prendre une femme au sérieux, ils n'ont pas besoin de l'émouvoir, pas plus sur le plan physique que sur le plan psychique – il leur suffit qu'elles s'abandonnent passivement.

38

— *Toutes les femmes se sentent exploitées et réagissent souvent en devenant frigides. Cela s'explique par la dépendance où les gardent les hommes, dans l'ignorance de leurs besoins psychiques et physiques.* Soit les circonstances leur ont véritablement ôté toute chance d'éprouver du plaisir sexuel, soit elles sont tout simplement étiquetées "frigides" (c'est à dire incapables de parvenir à un orgasme dit vaginal) – ce qui ne serait probablement pas le cas si elles avaient d'autres pratiques sexuelles. Néanmoins elles couchent avec les hommes et simulent souvent l'orgasme, parce qu'elles s'y sentent obligées, ou encore pour acheter un peu d'amour avec leurs faveurs.

— *Le mariage vient presque toujours quand une femme se sent seule et découragée. Par le mariage, elles essayent d'acheter un peu de sécurité et de considération.* C'est la fuite hors du monde extérieur, étranger et interdit aux femmes, vers un monde clos qui ne peut pas tenir ses promesses de plénitude.
La terreur des normes imposées amène toujours plus d'angoisse dans la vie des femmes : si elles ne couchent pas tous les jours avec leur mari, si elles n'ont pas d'orgasme, si le ménage et l'éducation des enfants ne les comblent pas, si elles ne jouent pas la comédie tout le temps, *on leur dit : Tu n'es pas normale.* Point crucial : les rapports sexuels. Là, les femmes peuvent difficilement savoir quelles normes leur sont imposées. Elles doivent accepter les idées toutes faites des hommes et des mass média. *Comme leur identité s'évalue en fonction de leur sexualité, un "échec" sur le plan sexuel, tant à leurs yeux qu'aux yeux des autres, est un échec sur tous les plans.* (Anke L. dans sa phase de frigidité : « Je

11

me sentais diminuée. Je me disais, tu peux tout rater, tous les examens, mais ça, tu dois y arriver ! »).

— *Ces femmes, autrefois des petites filles vives et alertes*, ont été réduites depuis longtemps à l'état d'"être relatif" (pour reprendre le terme de Simone de Beauvoir). Elles ne se sentent exister que par rapport à l'homme, investissent toute leur énergie dans l'existence et la carrière de celui-ci et restent définitivement sur la touche. Livrées à la dépendance et à l'exploitation, elles se réfugient dans la maladie (comme Irmgard S. : *psychose de la ménagère*), ou basculent dans la folie (comme Rita L., *schizophrénie*).

— Même des *femmes célibataires exerçant une profession* n'échappent pas aux contradictions de leur rôle de femme oscillant entre deux pôles, elles payent leur succès relatif dans un milieu professionnel où règnent les hommes par davantage de soumission dans leurs rapports intimes, et cela précisément au lit.

— *Toutes les femmes, sans exception, vivent leur premier orgasme – si orgasme il y a – dans des conditions où la supériorité objective de l'homme est atténuée par sa propre faiblesse subjective et la force subjective de la femme*. Ces hommes sont décrits comme "tendres", "timides" et "sans prétentions". C'est à dire que tous les hommes avec lesquels les femmes prennent leur plaisir sont, au sens positif du terme "non virils". *Plus l'homme joue au mâle moins la femme a de chance d'avoir du plaisir avec lui*. Le battage fait autour de la virilité de l'homme est donc dénué de tout fondement, au moins en ce qui concerne les relations hétérosexuelles. Il faut se demander qui s'y intéresse. Certainement pas les femmes.

côte d'Adam, nous sommes bel et bien des individus à part entière.

Pourtant, tout ce savoir n'a pas suffit à ébranler le mythe de l'infériorité féminine ni celui de l'orgasme vaginal. Même Masters et Johnson, après avoir prouvé la non-existence de l'orgasme vaginal, ont démenti le résultat de leur propre découverte par les conclusions qu'ils en avaient tirées. Actuellement, ils donnent de véritables cours de coït, enseignant au couple à problème une gymnastique sexuelle. Et pour que les femmes ne restent pas en rade, totalement frustrées, on recourt en guise de préliminaires à ce qui les émeut – c'est à dire contacts épidermiques, tendresse et caresses du clitoris.

Seuls les prophètes de naguères semblent parfois atteints de scrupules. Ainsi la psychanalyste Hélène Deutsch, papesse de la psychologie "féminine", quoique freudienne (passage de "l'immaturité de l'orgasme clitoridien" à la "maturité de l'orgasme vaginal"), ce n'est qu'après une longue expérience consistant à vouloir "guérir" les femmes "frigides"qu'elle avoue avoir capituler devant la réalité qui est celle des femmes. Mary Jane Sherfey dit même :

« *Hélène Deutsch a fini par reconnaître que le clitoris est l'organe proprement sexuel et que le vagin ne sert qu'à la procréation*. Elle qui, toute sa vie, s'est demandée : – Comment se fait-il que les femmes n'aient pas d'orgasme vaginal ? – se demande à présent : – Comment se fait-il qu'il y ait encore des femmes qui éprouvent un orgasme vaginal ? »

récapitulons : *Le coït, considéré jusqu'à présent comme une pratique nécessaire et capitale est, bien entendu, nécessaire à la procréation naturelle,*

me sentais diminuée. Je me disais, tu peux tout rater, tous les examens, mais ça, tu dois y arriver ! »).

— *Ces femmes, autrefois des petites filles vives et alertes*, ont été réduites depuis longtemps à l'état d'"être relatif" (pour reprendre le terme de Simone de Beauvoir). Elles ne se sentent exister que par rapport à l'homme, investissent toute leur énergie dans l'existence et la carrière de celui-ci et restent définitivement sur la touche. Livrées à la dépendance et à l'exploitation, elles se réfugient dans la maladie (comme Irmgard S. : *psychose de la ménagère*), ou basculent dans la folie (comme Rita L., *schizophrénie*).

— Même des *femmes célibataires exerçant une profession* n'échappent pas aux contradictions de leur rôle de femme oscillant entre deux pôles, elles payent leur succès relatif dans un milieu professionnel où règnent les hommes par davantage de soumission dans leurs rapports intimes, et cela précisément au lit.

— *Toutes les femmes, sans exception, vivent leur premier orgasme – si orgasme il y a – dans des conditions où la supériorité objective de l'homme est atténuée par sa propre faiblesse subjective et la force subjective de la femme*. Ces hommes sont décrits comme "tendres", "timides" et "sans prétentions". C'est à dire que tous les hommes avec lesquels les femmes prennent leur plaisir sont, au sens positif du terme "non virils". *Plus l'homme joue au mâle moins la femme a de chance d'avoir du plaisir avec lui*. Le battage fait autour de la virilité de l'homme est donc dénué de tout fondement, au moins en ce qui concerne les relations hétérosexuelles. Il faut se demander qui s'y intéresse. Certainement pas les femmes.

12

côte d'Adam, nous sommes bel et bien des individus à part entière.

Pourtant, tout ce savoir n'a pas suffit à ébranler le mythe de l'infériorité féminine ni celui de l'orgasme vaginal. Même Masters et Johnson, après avoir prouvé la non-existence de l'orgasme vaginal, ont démenti le résultat de leur propre découverte par les conclusions qu'ils en avaient tirées. Actuellement, ils donnent de véritables cours de coït, enseignant au couple à problème une gymnastique sexuelle. Et pour que les femmes ne restent pas en rade, totalement frustrées, on recourt en guise de préliminaires à ce qui les émeut – c'est à dire contacts épidermiques, tendresse et caresses du clitoris.

Seuls les prophètes de naguères semblent parfois atteints de scrupules. Ainsi la psychanalyste Hélène Deutsch, papesse de la psychologie "féminine", quoique freudienne (passage de "l'immaturité de l'orgasme clitoridien" à la "maturité de l'orgasme vaginal"), ce n'est qu'après une longue expérience consistant à vouloir "guérir" les femmes "frigides"qu'elle avoue avoir capituler devant la réalité qui est celle des femmes. Mary Jane Sherfey dit même :

« *Hélène Deutsch a fini par reconnaître que le clitoris est l'organe proprement sexuel et que le vagin ne sert qu'à la procréation*. Elle qui, toute sa vie, s'est demandée : – Comment se fait-il que les femmes n'aient pas d'orgasme vaginal ? – se demande à présent : – Comment se fait-il qu'il y ait encore des femmes qui éprouvent un orgasme vaginal ? »

récapitulons : *Le coït, considéré jusqu'à présent comme une pratique nécessaire et capitale est, bien entendu, nécessaire à la procréation naturelle,*

37

féminins de l'embryon masculin. Mary Jane Sherfey ajoute : « *Du point de vue embryologique, il est tout à fait juste de voir dans le pénis un clitoris géant*[1]*, dans le scrotum des lèvres démesurées, dans la libido féminine la libido originelle ! L'embryologie moderne devrait inverser le mythe d'Adam et Eve en ce qui concerne les mammifères.* »

Donc au commencement était la femme ! Je n'ai nullement l'intention d'imposer par l'inversion idéologique, la supériorité “naturelle” de la femme. Ce serait adopter l'argumentation biologique des hommes et repousser toute idée d'évolution et d'émancipation. Mais dans une société qui, au nom d'un principe soi-disant “naturel”, conclut à la supériorité de l'homme et à l'infériorité de la femme, de telles mises au point ne manquent pas d'attrait…

Elles sont essentielles puisqu'elles peuvent nous aider, nous les femmes, à comprendre enfin que nous ne sommes pas plus sur le plan physique que sur le plan psychique ou intellectuel des breloques pendues au cou de l'homme. Loin d'être nées de la

[1] Information anatomiquement erronée : le pénis et le clitoris sont sensiblement de même taille, mais la plus grande partie du clitoris est invisible parce qu'elle est à l'intérieur du corps. Ce qu'on appelait en 1975 clitoris est en réalité le gland du clitoris, seule partie visible qui se trouve à l'extérieur. Pour plus d'infos sur la sexualité des femmes et leur anatomie, voire Shere Hite : *Le nouveau rapport Hite,* 2002, coll. J'ai lu (890 pages, 9€50). Enquête réalisée en 1972/1976, réactualisée en 1994/2000. Incontournable sur le sujet.

Faire l'amour, ça ne s'arrête pas au coït (on peut faire l'amour en se caressant, en s'embrassant). *Pas une des femmes qui parle franchement de ses rapports sexuels n'a connu d'orgasme dit vaginal* (c'est à dire procuré uniquement par la pénétration du pénis dans le vagin).

— Les rares femmes qui se risquent à parler de leur sexualité avec leur ami ou mari ne peuvent jamais compter sur une écoute compréhensive. *Elles ne peuvent compter que sur un changement réel des rapports de force* en leur faveur : ainsi, une femme qui réussit dans son métier, retrouve de l'assurance et du courage en parlant avec d'autres femmes… (Sonia S. : « Il a été important de comprendre qu'on ne comprend pas grand-chose et qu'on change encore moins en parlant. Beaucoup de choses ne marchent que si tu fais réellement pression, si tu te refuses. C'est ce qui l'oblige à réfléchir sur lui-même. »)

— *Seules les femmes en voie d'émancipation arrivent à parler tant bien que mal de sexualité avec leur ami ou mari.* Ce sont celles qui doivent le moins craindre de blesser ou de perdre les hommes par leur exigences, car *en retrouvant peu à peu leur propre identité, elles dépendent de moins en moins de l'homme.* Ces femmes, il est vrai, ont toujours des amies pour leur donner du courage et avec qui parler de leurs problèmes.

Au plus profond d'elles-mêmes, les femmes sont paralysées par d'éternels complexes d'infériorité et autres sentiments de culpabilité. Elles se croient coupables de tout : coupables de leur propre “frigidité”, coupables d'une impuissance passagère de l'homme, coupables des troubles du comportement des enfants, coupables de toute la misère du monde. Elles pensent

féminins de l'embryon masculin. Mary Jane Sherfey ajoute : « *Du point de vue embryologique, il est tout à fait juste de voir dans le pénis un clitoris géant*[2]*, dans le scrotum des lèvres démesurées, dans la libido féminine la libido originelle ! L'embryologie moderne devrait inverser le mythe d'Adam et Eve en ce qui concerne les mammifères.* »

Donc au commencement était la femme ! Je n'ai nullement l'intention d'imposer par l'inversion idéologique, la supériorité “naturelle” de la femme. Ce serait adopter l'argumentation biologique des hommes et repousser toute idée d'évolution et d'émancipation. Mais dans une société qui, au nom d'un principe soi-disant “naturel”, conclut à la supériorité de l'homme et à l'infériorité de la femme, de telles mises au point ne manquent pas d'attrait…

Elles sont essentielles puisqu'elles peuvent nous aider, nous les femmes, à comprendre enfin que nous ne sommes pas plus sur le plan physique que sur le plan psychique ou intellectuel des breloques pendues au cou de l'homme. Loin d'être nées de la

[2] Information anatomiquement erronée : le pénis et le clitoris sont sensiblement de même taille, mais la plus grande partie du clitoris est invisible parce qu'elle est à l'intérieur du corps. Ce qu'on appelait en 1975 clitoris est en réalité le gland du clitoris, seule partie visible qui se trouve à l'extérieur. Pour plus d'infos sur la sexualité des femmes et leur anatomie, voire Shere Hite : *Le nouveau rapport Hite,* 2002, coll. J'ai lu (890 pages, 9€50). Enquête réalisée en 1972/1976, réactualisée en 1994/2000. Incontournable sur le sujet.

36

Faire l'amour, ça ne s'arrête pas au coït (on peut faire l'amour en se caressant, en s'embrassant). *Pas une des femmes qui parle franchement de ses rapports sexuels n'a connu d'orgasme dit vaginal* (c'est à dire procuré uniquement par la pénétration du pénis dans le vagin).

— Les rares femmes qui se risquent à parler de leur sexualité avec leur ami ou mari ne peuvent jamais compter sur une écoute compréhensive. *Elles ne peuvent compter que sur un changement réel des rapports de force* en leur faveur : ainsi, une femme qui réussit dans son métier, retrouve de l'assurance et du courage en parlant avec d'autres femmes… (Sonia S. : « Il a été important de comprendre qu'on ne comprend pas grand-chose et qu'on change encore moins en parlant. Beaucoup de choses ne marchent que si tu fais réellement pression, si tu te refuses. C'est ce qui l'oblige à réfléchir sur lui-même. »)

— *Seules les femmes en voie d'émancipation arrivent à parler tant bien que mal de sexualité avec leur ami ou mari.* Ce sont celles qui doivent le moins craindre de blesser ou de perdre les hommes par leur exigences, car *en retrouvant peu à peu leur propre identité, elles dépendent de moins en moins de l'homme.* Ces femmes, il est vrai, ont toujours des amies pour leur donner du courage et avec qui parler de leurs problèmes.

Au plus profond d'elles-mêmes, les femmes sont paralysées par d'éternels complexes d'infériorité et autres sentiments de culpabilité. Elles se croient coupables de tout : coupables de leur propre “frigidité”, coupables d'une impuissance passagère de l'homme, coupables des troubles du comportement des enfants, coupables de toute la misère du monde. Elles pensent

13

que toutes les autres y arrivent, qu'elles seules n'ont pas d'orgasme, qu'elles seules ne sont pas de bonnes mères, ne sont pas heureuses en ménage, qu'elles seules ne sont pas des "femmes émancipées".

— Presque toutes les femmes ont peur de leur mari et s'en méfient (Renate A., à propos d'un avortement qui a eu lieu avant son mariage : « Non, je ne lui dirais jamais ; il s'en servirait encore contre moi. » Gitta L. : « Je craignais souvent les mauvaises réactions de mon mari. Comme il se dominait mal, je n'aimais pas laisser les enfants seuls avec lui. Bien qu'il ne m'ait jamais battue, j'avais peur. »

Outre les contraintes de fait auxquelles se voient livrées toutes ces femmes, ce qui frappe c'est leur dépendance psychique vis-à-vis de leur mari. Il a fallu des millénaires de lavages de cerveau pour nous implanter l'idée de notre propre infériorité, pour nous faire croire au "sexe fort" et pour nous faire profondément douter de nous-mêmes. Cependant, les témoignages montrent bien que les femmes ne se résignent pas à leur "destin". Ce sont des preuves vivantes de leur résistance contre un perpétuel esclavage.

LORSQUE LES HOMMES ETAIENT ENCORE DES FEMMES

Il en a toujours été ainsi, se plaît-on à répéter, et cela ne changera jamais.

Seulement voilà : il n'en a pas toujours été ainsi et ça ne restera pas fatalement ainsi. Leur savoir, les femmes l'emploient à

la pénétration du pénis dans le vagin, le clitoris étant trop haut pour être excité par le pénis.

Les femmes qui pratiquent la masturbation le savent parfaitement. Elles se caressent surtout dehors – c'est à dire le clitoris – et jamais dedans : Selon Giesse, 85% des femmes parviennent ainsi à l'orgasme. Ces femmes sentent instinctivement où se trouve le centre de leur plaisir, mais elles n'osent pas opposer leurs propres désirs aux normes dominantes qu'elles acceptent elles-mêmes, ni aux exigences des hommes. Comme le montrent les témoignages, beaucoup de femmes se masturbent (souvent en cachette) jusqu'à l'orgasme tout en étant frigide avec leur mari.

« *Mais dans le même temps, on constate avec effroi qu'un nombre croissant de femmes (et d'hommes) acceptent inconditionnellement l'équation "orgasme vaginal/normalité". Il en résulte un sentiment de culpabilité, de crainte et de rancune, éprouvé par des femmes en parfaite santé, mais qui ne parviennent pas à remporter ce prix hors d'atteinte.* » (Voilà textuellement ce que dit Mary Jane Sherfey, psychiatre et auteur du livre intitulé La puissance de la femme.)

Mary Jane Sherfey poursuit la "différence" jusque dans le ventre de la mère. Elle nous rappelle que, du point de vue embryologique, *la féminité et la virilité biologiques dérivent à quelques nuances près, de la même structure générale.* Pour elle, Eve existait avant Adam.

Le sexe est déterminé au moment de la fécondation et tout embryon est originairement féminin. Ce n'est qu'à partir de la cinquième semaine que les androgènes "masculinisent" l'appareil de reproduction et les organes sexuels primitivement

que toutes les autres y arrivent, qu'elles seules n'ont pas d'orgasme, qu'elles seules ne sont pas de bonnes mères, ne sont pas heureuses en ménage, qu'elles seules ne sont pas des "femmes émancipées".

— Presque toutes les femmes ont peur de leur mari et s'en méfient (Renate A., à propos d'un avortement qui a eu lieu avant son mariage : « Non, je ne lui dirais jamais ; il s'en servirait encore contre moi. » Gitta L. : « Je craignais souvent les mauvaises réactions de mon mari. Comme il se dominait mal, je n'aimais pas laisser les enfants seuls avec lui. Bien qu'il ne m'ait jamais battue, j'avais peur. »

Outre les contraintes de fait auxquelles se voient livrées toutes ces femmes, ce qui frappe c'est leur dépendance psychique vis-à-vis de leur mari. Il a fallu des millénaires de lavages de cerveau pour nous implanter l'idée de notre propre infériorité, pour nous faire croire au "sexe fort" et pour nous faire profondément douter de nous-mêmes. Cependant, les témoignages montrent bien que les femmes ne se résignent pas à leur "destin". Ce sont des preuves vivantes de leur résistance contre un perpétuel esclavage.

LORSQUE LES HOMMES ETAIENT ENCORE DES FEMMES

Il en a toujours été ainsi, se plaît-on à répéter, et cela ne changera jamais.

Seulement voilà : il n'en a pas toujours été ainsi et ça ne restera pas fatalement ainsi. Leur savoir, les femmes l'emploient à

14

la pénétration du pénis dans le vagin, le clitoris étant trop haut pour être excité par le pénis.

Les femmes qui pratiquent la masturbation le savent parfaitement. Elles se caressent surtout dehors – c'est à dire le clitoris – et jamais dedans : Selon Giesse, 85% des femmes parviennent ainsi à l'orgasme. Ces femmes sentent instinctivement où se trouve le centre de leur plaisir, mais elles n'osent pas opposer leurs propres désirs aux normes dominantes qu'elles acceptent elles-mêmes, ni aux exigences des hommes. Comme le montrent les témoignages, beaucoup de femmes se masturbent (souvent en cachette) jusqu'à l'orgasme tout en étant frigide avec leur mari.

« *Mais dans le même temps, on constate avec effroi qu'un nombre croissant de femmes (et d'hommes) acceptent inconditionnellement l'équation "orgasme vaginal/normalité". Il en résulte un sentiment de culpabilité, de crainte et de rancune, éprouvé par des femmes en parfaite santé, mais qui ne parviennent pas à remporter ce prix hors d'atteinte.* » (Voilà textuellement ce que dit Mary Jane Sherfey, psychiatre et auteur du livre intitulé La puissance de la femme.)

Mary Jane Sherfey poursuit la "différence" jusque dans le ventre de la mère. Elle nous rappelle que, du point de vue embryologique, *la féminité et la virilité biologiques dérivent à quelques nuances près, de la même structure générale.* Pour elle, Eve existait avant Adam.

Le sexe est déterminé au moment de la fécondation et tout embryon est originairement féminin. Ce n'est qu'à partir de la cinquième semaine que les androgènes "masculinisent" l'appareil de reproduction et les organes sexuels primitivement

35

(depuis le rapport Kinsey) *que cet orgasme vaginal n'existe pas* (1954…).
Le rapport Kinsey, élaboré et présenté avec une logique et une honnêteté rare, se base sur une enquête menée auprès de 6000 femmes et d'autant d'hommes, et reste à ce jour l'étude la plus importante sur les pratiques sexuelles en vigueur. Les chiffres et les faits sont éloquents : *il n'y a pas d'orgasme vaginal, seul existe l'orgasme clitoridien. Il est physiquement provoqué par le clitoris.* Le clitoris est aux femmes ce que le pénis est aux hommes, c'est le point le plus sensuel du corps de la femme. – le rapport Kinsey qui devrait à vrai dire compter au nombre des manuels scolaires a été interdit dans plusieurs pays, et brûlé dans d'autres. Il a non seulement été mal interprété partout, mais mal présenté, mas compris et bien falsifié. Rien d'étonnant à cela car son contenu explosif pourrait révolutionner les rapports en vigueur dans toute l'humanité et bien sûr, entre hommes et femmes.
Dans les années soixante, Masters et Johnson (La réaction sexuelle) après avoir confirmé par des recherches de laboratoires et des mesures précises l'enquête menée par Kinsey, ont abouti à la même conclusion : il n'y a pas d'orgasme vaginal. C'est une absurdité physiologique, car le vagin a autant de nerfs que le gros intestin, c'est à dire fort peu. Dans sa plus grande partie, il peut être opéré sans anesthésie. Les femmes savent elles-mêmes très bien qu'elles ne sentent pas leur tampon et que ce n'est guère érotique. On ne ressent rien par là.
Pour qu'il y ait stimulation sexuelle, il faut exciter directement ou indirectement le champ clitoridien (sans tenir compte de l'orgasme psychiquement provoqué qui pourtant, lui aussi, passe physiquement par le clitoris). Ce qui n'arrive guère lors de

présent à revoir l'histoire, si falsifiée par le patriarcat. *Pendant des milliers d'années, l'histoire du genre humain a été systématiquement falsifiée pour ne plus être que l'histoire des hommes* (elle-même réduite à l'histoire de quelques grands hommes). Devant un tel fatras il faut creuser avec acharnement pour mettre à jour l'histoire des femmes.

Je n'ai pas l'intention de parler ici de notre lutte sans fin contre le pouvoir dominant sous le règne du patriarcat, il y en aurait mille exemples. (Au Moyen-Âge, l'église a fait brûler vives six ou huit millions de prétendues sorcières. En moins de cent ans, les historiens allemands ont pratiquement rayé de l'histoire le premier grand mouvement de femmes du XIX[e] siècle. De même, en France, ce sont les femmes qui ont défendu les dernières barricades de la commune de Paris. Des femmes ont été l'élément le plus radical de la révolution de Paris en créant des armées d'amazones de près de 4000 combattantes. Des femmes aussi – ce qui est systématiquement passé sous silence – ont farouchement lutté contre le nazisme en Allemagne et en France, etc., etc.)
*Je voudrais simplement attirer l'attention sur le fait que *le règne des femmes* a précédé le règne des hommes, qu'il y eut des cultures et des peuples où les femmes étaient des "hommes" et les hommes des "femmes". Des matriarcats où le règne de l'unisexe – la seigneurie – était remplacé par un autre, appelé "damerie" ! (Ces dames ne se distinguaient pas seulement par la cueillette des baies et leurs mœurs toujours pacifiques, comme

(depuis le rapport Kinsey) *que cet orgasme vaginal n'existe pas* (1954…).
Le rapport Kinsey, élaboré et présenté avec une logique et une honnêteté rare, se base sur une enquête menée auprès de 6000 femmes et d'autant d'hommes, et reste à ce jour l'étude la plus importante sur les pratiques sexuelles en vigueur. Les chiffres et les faits sont éloquents : *il n'y a pas d'orgasme vaginal, seul existe l'orgasme clitoridien. Il est physiquement provoqué par le clitoris.* Le clitoris est aux femmes ce que le pénis est aux hommes, c'est le point le plus sensuel du corps de la femme. – le rapport Kinsey qui devrait à vrai dire compter au nombre des manuels scolaires a été interdit dans plusieurs pays, et brûlé dans d'autres. Il a non seulement été mal interprété partout, mais mal présenté, mas compris et bien falsifié. Rien d'étonnant à cela car son contenu explosif pourrait révolutionner les rapports en vigueur dans toute l'humanité et bien sûr, entre hommes et femmes.
Dans les années soixante, Masters et Johnson (La réaction sexuelle) après avoir confirmé par des recherches de laboratoires et des mesures précises l'enquête menée par Kinsey, ont abouti à la même conclusion : il n'y a pas d'orgasme vaginal. C'est une absurdité physiologique, car le vagin a autant de nerfs que le gros intestin, c'est à dire fort peu. Dans sa plus grande partie, il peut être opéré sans anesthésie. Les femmes savent elles-mêmes très bien qu'elles ne sentent pas leur tampon et que ce n'est guère érotique. On ne ressent rien par là.
Pour qu'il y ait stimulation sexuelle, il faut exciter directement ou indirectement le champ clitoridien (sans tenir compte de l'orgasme psychiquement provoqué qui pourtant, lui aussi, passe physiquement par le clitoris). Ce qui n'arrive guère lors de

34

présent à revoir l'histoire, si falsifiée par le patriarcat. *Pendant des milliers d'années, l'histoire du genre humain a été systématiquement falsifiée pour ne plus être que l'histoire des hommes* (elle-même réduite à l'histoire de quelques grands hommes). Devant un tel fatras il faut creuser avec acharnement pour mettre à jour l'histoire des femmes.

Je n'ai pas l'intention de parler ici de notre lutte sans fin contre le pouvoir dominant sous le règne du patriarcat, il y en aurait mille exemples. (Au Moyen-Âge, l'église a fait brûler vives six ou huit millions de prétendues sorcières. En moins de cent ans, les historiens allemands ont pratiquement rayé de l'histoire le premier grand mouvement de femmes du XIX[e] siècle. De même, en France, ce sont les femmes qui ont défendu les dernières barricades de la commune de Paris. Des femmes ont été l'élément le plus radical de la révolution de Paris en créant des armées d'amazones de près de 4000 combattantes. Des femmes aussi – ce qui est systématiquement passé sous silence – ont farouchement lutté contre le nazisme en Allemagne et en France, etc., etc.)
*Je voudrais simplement attirer l'attention sur le fait que *le règne des femmes* a précédé le règne des hommes, qu'il y eut des cultures et des peuples où les femmes étaient des "hommes" et les hommes des "femmes". Des matriarcats où le règne de l'unisexe – la seigneurie – était remplacé par un autre, appelé "damerie" ! (Ces dames ne se distinguaient pas seulement par la cueillette des baies et leurs mœurs toujours pacifiques, comme

15

les historiens, mêmes socialistes, ont toujours aimé les représenter…)*[3]

Il y a de plus en plus de femmes – historiennes, anthropologues, psychologues – débarrassées de la lorgnette patriarcale. Et voyez les choses étonnantes qu'elles découvrent dans les traditions mille fois manipulées : des statues égyptiennes représentant des souveraines matriarcales ont été mutilées par les patriarches qui leur avait succédé pour effacer le règne des femmes. La science patriarcale, par ses préjugés impitoyablement et profondément enraciné, s'est trouvée tout bonnement incapable de déchiffrer les preuves matérielles attestant du règne des femmes dans l'Antiquité. Dans son ouvrage intitulé *Les nouvelles bases de la psychologie de l'homme et de la femme* (psychologie comparée des sexes), le docteur Mathilde de Vaerting (une psychologue des années vingt qu'ont vient de redécouvrir) signale ces curieuses corrections, œuvres de patriarches en colère.

*Avant notre ère, par exemple, des peuples dits barbares et néanmoins hautement civilisés du bassin méditerranéen ont connu le règne sans partage de femmes. Selon Mme Vaerting, tout était à l'envers dans ces matriarcats. *Plus petits que les femmes, les hommes avaient tendance à l'embonpoint. Ils vaquaient aux travaux ménagers et élevaient les enfants dès le jour de leur naissance. Ils étaient plus coquets et plus craintifs que les femmes ; leurs fiancées leur faisaient une cour agressive. Ils devaient rester chastes jusqu'au mariage et faire serment de fidélité.* La morale sexuelle était l'œuvre des femmes

[3] Affirmations à prendre avec prudence…

de force. » Le médecin traitant : « Il faut donc l'encourager à tirer du plaisir de l'agressivité de son mari ? » Balint, affirmatif : « Oui, et vous devriez encourager le mari à être plus agressif. ».

Puis Balint blâme « l'indulgence » et la « faiblesse » de la plupart des maris et exhorte les médecins à être plus « sévères » avec les patientes car *en fin de compte, il s'agit presque toujours d'une « méchanceté secrète » des femmes qui ne cherchent qu'à « humilier » leur mari. (Il est d'ailleurs significatif que par non-soumission de la femme, on entende l'humiliation de l'homme. Celui-ci ne semble juché sur son piédestal qu'à condition qu'elle dégringole…)*

Cette femme est atteinte de vaginisme. Le médecin, (une femme), encourage le mari à lui faire violence. Sans commentaire.

CE QUI REND LES FEMMES FRIGIDES

C'est avant tout parce qu'elle dépend de l'homme que la femme ne peut éprouver de plaisir sexuel. La plupart des témoignages le montrent clairement.

Mais non moins déterminantes – outre cette dépendance – sont les normes sexuelles en vigueur, normes ignorant apparemment tout des besoins physiques des femmes.

Aujourd'hui, une femme est "frigide" si elle n'a pas "d'orgasme vaginal", orgasme provoqué par la seule pénétration (du pénis dans le vagin). C'est la science qui donne cette définition officielle. Mais cette science sait depuis plus d'une génération

les historiens, mêmes socialistes, ont toujours aimé les représenter…)*[4]

Il y a de plus en plus de femmes – historiennes, anthropologues, psychologues – débarrassées de la lorgnette patriarcale. Et voyez les choses étonnantes qu'elles découvrent dans les traditions mille fois manipulées : des statues égyptiennes représentant des souveraines matriarcales ont été mutilées par les patriarches qui leur avait succédé pour effacer le règne des femmes. La science patriarcale, par ses préjugés impitoyablement et profondément enraciné, s'est trouvée tout bonnement incapable de déchiffrer les preuves matérielles attestant du règne des femmes dans l'Antiquité. Dans son ouvrage intitulé *Les nouvelles bases de la psychologie de l'homme et de la femme* (psychologie comparée des sexes), le docteur Mathilde de Vaerting (une psychologue des années vingt qu'ont vient de redécouvrir) signale ces curieuses corrections, œuvres de patriarches en colère.

*Avant notre ère, par exemple, des peuples dits barbares et néanmoins hautement civilisés du bassin méditerranéen ont connu le règne sans partage de femmes. Selon Mme Vaerting, tout était à l'envers dans ces matriarcats. *Plus petits que les femmes, les hommes avaient tendance à l'embonpoint. Ils vaquaient aux travaux ménagers et élevaient les enfants dès le jour de leur naissance. Ils étaient plus coquets et plus craintifs que les femmes ; leurs fiancées leur faisaient une cour agressive. Ils devaient rester chastes jusqu'au mariage et faire serment de fidélité.* La morale sexuelle était l'œuvre des femmes

16

[4] Affirmations à prendre avec prudence…

de force. » Le médecin traitant : « Il faut donc l'encourager à tirer du plaisir de l'agressivité de son mari ? » Balint, affirmatif : « Oui, et vous devriez encourager le mari à être plus agressif. ».

Puis Balint blâme « l'indulgence » et la « faiblesse » de la plupart des maris et exhorte les médecins à être plus « sévères » avec les patientes car *en fin de compte, il s'agit presque toujours d'une « méchanceté secrète » des femmes qui ne cherchent qu'à « humilier » leur mari. (Il est d'ailleurs significatif que par non-soumission de la femme, on entende l'humiliation de l'homme. Celui-ci ne semble juché sur son piédestal qu'à condition qu'elle dégringole…)*

Cette femme est atteinte de vaginisme. Le médecin, (une femme), encourage le mari à lui faire violence. Sans commentaire.

CE QUI REND LES FEMMES FRIGIDES

C'est avant tout parce qu'elle dépend de l'homme que la femme ne peut éprouver de plaisir sexuel. La plupart des témoignages le montrent clairement.

Mais non moins déterminantes – outre cette dépendance – sont les normes sexuelles en vigueur, normes ignorant apparemment tout des besoins physiques des femmes.

Aujourd'hui, une femme est "frigide" si elle n'a pas "d'orgasme vaginal", orgasme provoqué par la seule pénétration (du pénis dans le vagin). C'est la science qui donne cette définition officielle. Mais cette science sait depuis plus d'une génération

33

deux fois par mois, mais toujours sans succès. Il avait bien une érection, mais il éjaculait trop tôt ou pas du tout. *Quand il lui caressait le clitoris, elle avait un orgasme. Mais dès qu'il essayait de la pénétrer, elle avait mal à hurler.* Alors, pour la ménager, il la laissait tranquille. Elle raconte aussi *que son père avait toujours exigé d'elle des résultats scolaires dépassant ses capacités. « Je l'ai toujours déçu, dit-elle. Mes frères étaient intelligents, mais moi pas.* Parfois, j'ai le sentiment de ne même pas mériter d'avoir un enfant et de n'être *rigoureusement bonne à rien.* J'ai aussi une telle peur de ne pas réussir dans mon travail que souvent j'en fais trop. Peut-être est-ce ma faute si mon mari présente des troubles (…) ».
Mme Able finit par avouer qu'elle refuse souvent les relations sexuelles *parce que son travail la fatigue trop.* Et comme elle souffre aussi d'engelures, elle doit rester allongée sans bouger pour ne pas sentir les démangeaisons. Mme le docteur Smith répond : « Nous avons entendu toutes vos excuses, maintenant dites-moi franchement pourquoi vous ne voulez pas avoir de rapports sexuels ! » Mme Able : « Eh bien ! Parce que ça fait mal. Je sais que je cherche toujours des échappatoires – dois-je abandonner mon métier ? (…) »
Elle revient quinze jours plus tard pour raconter, tout excitée, qu'elle a eu un vrai coït quelques jours auparavant, mais que la fois d'après, son mari n'a pas éjaculé. *Elle a quitté son travail pour rester à la maison.*

Là finit l'exposé de ce cas. Après quoi l'auteur cite les discussions entre les médecins et Balint. *Balint : « Le mari est trop poli et – pour parler crûment – il n'est pas en mesure de prendre sa femme*

qui décidaient seules d'avorter ou d'utiliser la contraception. Elles prenaient des libertés sexuelles interdites aux hommes. Elles partaient en guerre et menaient leurs affaires. Elles avaient la charge de la famille et ne léguaient leur héritage qu'à leurs filles. Une seule différence, selon Mathilde de Vaerting (attestée par de nombreux documents) : cette société de femmes n'a pas connu de prostitution des hommes.*[5]
Comme l'a démontré Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe*, voilà presque sept ans, et comme le confirme maintenant la recherche scientifique, *la distribution du travail et des rôles "féminins" et "masculins" n'ont pas seulement modelé notre psychisme, mais aussi notre corps.* C'est à dire ceux qui accomplissent un travail de femme ont un corps "de femme" et ceux qui accomplissent un travail d'homme ont un corps "d'homme". A cela s'ajoute la différence d'alimentation et d'entraînement. La découverte de squelettes préhistoriques datant sans doute d'ères où régnaient l'égalité prouve qu'il n'y avait pratiquement pas de différence entre corps d'hommes et corps de femmes, qui étaient de même taille, de même carrure.

Il faut croire que c'est toujours le sexe le plus soumis qui a la charge du ménage et de l'éducation des enfants, qu'il soit masculin ou féminin. On voit par là à quel point le pouvoir corrompt – peu importe le sexe qui le détient.

[5] Idem

deux fois par mois, mais toujours sans succès. Il avait bien une érection, mais il éjaculait trop tôt ou pas du tout. *Quand il lui caressait le clitoris, elle avait un orgasme. Mais dès qu'il essayait de la pénétrer, elle avait mal à hurler.* Alors, pour la ménager, il la laissait tranquille. Elle raconte aussi *que son père avait toujours exigé d'elle des résultats scolaires dépassant ses capacités. « Je l'ai toujours déçu, dit-elle. Mes frères étaient intelligents, mais moi pas.* Parfois, j'ai le sentiment de ne même pas mériter d'avoir un enfant et de n'être *rigoureusement bonne à rien.* J'ai aussi une telle peur de ne pas réussir dans mon travail que souvent j'en fais trop. Peut-être est-ce ma faute si mon mari présente des troubles (…) ».
Mme Able finit par avouer qu'elle refuse souvent les relations sexuelles *parce que son travail la fatigue trop.* Et comme elle souffre aussi d'engelures, elle doit rester allongée sans bouger pour ne pas sentir les démangeaisons. Mme le docteur Smith répond : « Nous avons entendu toutes vos excuses, maintenant dites-moi franchement pourquoi vous ne voulez pas avoir de rapports sexuels ! » Mme Able : « Eh bien ! Parce que ça fait mal. Je sais que je cherche toujours des échappatoires – dois-je abandonner mon métier ? (…) »
Elle revient quinze jours plus tard pour raconter, tout excitée, qu'elle a eu un vrai coït quelques jours auparavant, mais que la fois d'après, son mari n'a pas éjaculé. *Elle a quitté son travail pour rester à la maison.*

Là finit l'exposé de ce cas. Après quoi l'auteur cite les discussions entre les médecins et Balint. *Balint : « Le mari est trop poli et – pour parler crûment – il n'est pas en mesure de prendre sa femme*

32

qui décidaient seules d'avorter ou d'utiliser la contraception. Elles prenaient des libertés sexuelles interdites aux hommes. Elles partaient en guerre et menaient leurs affaires. Elles avaient la charge de la famille et ne léguaient leur héritage qu'à leurs filles. Une seule différence, selon Mathilde de Vaerting (attestée par de nombreux documents) : cette société de femmes n'a pas connu de prostitution des hommes.*[6]
Comme l'a démontré Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe*, voilà presque sept ans, et comme le confirme maintenant la recherche scientifique, *la distribution du travail et des rôles "féminins" et "masculins" n'ont pas seulement modelé notre psychisme, mais aussi notre corps.* C'est à dire ceux qui accomplissent un travail de femme ont un corps "de femme" et ceux qui accomplissent un travail d'homme ont un corps "d'homme". A cela s'ajoute la différence d'alimentation et d'entraînement. La découverte de squelettes préhistoriques datant sans doute d'ères où régnaient l'égalité prouve qu'il n'y avait pratiquement pas de différence entre corps d'hommes et corps de femmes, qui étaient de même taille, de même carrure.

Il faut croire que c'est toujours le sexe le plus soumis qui a la charge du ménage et de l'éducation des enfants, qu'il soit masculin ou féminin. On voit par là à quel point le pouvoir corrompt – peu importe le sexe qui le détient.

17

[6] Idem

La nouvelle tendance au *mea culpa* précipité d'une société masculine fossile qui, soudain, proclame que les femmes sont "meilleures par nature", tout cela m'inspire une certaine méfiance. Au nom de cette vigoureuse bonté, les femmes sont-elles de nouveau appelées à guérir les hommes, à recueillir les patriarches épuisés sur leurs seins ô combien maternels ?

Cette nouvelle variante masculine de l'exploitation subtile de la femme n'a rien de commun avec ce que j'appellerais aujourd'hui les "qualités féminines". Je pense surtout à l'émotivité, à la sensibilité, à la tendresse et à la spontanéité qui ne sont pas de nature féminine mais tout bonnement de nature humaine. Seulement voilà : chez les femmes, elles ont pu survivre, et mieux, elles ont même été cultivées et exploitées. Mais ces "faiblesses" sont en même temps nos forces, et nous entendons les garder, tout en les associant à des qualités réservées jusqu'à présent – comme par exemple la rationalité, la force, l'indépendance et l'esprit d'initiative – aux seuls hommes ! C'est la seule façon de nous défendre contre l'exploitation de nos qualités "féminines". Aveuglés par leur rage de virilité, les hommes, eux, auront du mal à s'approprier de telles qualités.

« Ce groupe ne comporte que des femmes fixées à leur mère… on peut supposer ici avec Freud qu'un certain nombre d'êtres féminins se sont arrêtés au stade de fixation à la mère et que ces femmes-là ne pourront jamais se tourner normalement vers les hommes. *Quelquefois il en résulte que la fille en vient à s'identifier aux hommes, ce qui s'exprimera plus tard par un comportement sadique envers le mari.* »

Rien de plus clair que cette psychologie, marquée et dominée par les hommes, pour laquelle une femme n'est pas un individu à par entière, mais un quelque chose ni plus qui "fait bien" dans la panoplie masculine. Quand elle se démasque, cette idéologie se révèle comme un vulgaire argument massue, avec quoi le patriarcat, nous bourre le crâne d'idées de "féminité" et nous condamne à l'anormalité si nous nous rebellons contre.

Il serait trop long ici de rapporter les détails de l'opération. Voici, toujours extrait de *Virginité dans le mariage*, la description du premier cas : Mme Able, mariée depuis huit ans, présente les symptômes de la belle au bois dormant". (C'est moi qui souligne) :

« C'était une jolie femme de 33 ans, mince, vive, rougissant facilement… elle disait : Vous savez, à dix-huit ans, je croyais encore que les enfants naissaient par le nombril. Je ne savais rien du tout. J'avais donc dix-huit ans. Un jour, dans le train, j'étais seule dans un compartiment. Un homme est monté et il a sorti son machin. J'ai été paniquée. C'était horriblement gros. »

La patiente a parlé de son mari, de deux ans plus jeune qu'elle. Elle le connaissait depuis l'enfance, c'était un homme merveilleux. Très bon et très courtois, elle insistait sur ces deux qualités. Ils ont essayé d'avoir des rapports sexuels à peu près

La nouvelle tendance au *mea culpa* précipité d'une société masculine fossile qui, soudain, proclame que les femmes sont "meilleures par nature", tout cela m'inspire une certaine méfiance. Au nom de cette vigoureuse bonté, les femmes sont-elles de nouveau appelées à guérir les hommes, à recueillir les patriarches épuisés sur leurs seins ô combien maternels ?

Cette nouvelle variante masculine de l'exploitation subtile de la femme n'a rien de commun avec ce que j'appellerais aujourd'hui les "qualités féminines". Je pense surtout à l'émotivité, à la sensibilité, à la tendresse et à la spontanéité qui ne sont pas de nature féminine mais tout bonnement de nature humaine. Seulement voilà : chez les femmes, elles ont pu survivre, et mieux, elles ont même été cultivées et exploitées. Mais ces "faiblesses" sont en même temps nos forces, et nous entendons les garder, tout en les associant à des qualités réservées jusqu'à présent – comme par exemple la rationalité, la force, l'indépendance et l'esprit d'initiative – aux seuls hommes ! C'est la seule façon de nous défendre contre l'exploitation de nos qualités "féminines". Aveuglés par leur rage de virilité, les hommes, eux, auront du mal à s'approprier de telles qualités.

18

« Ce groupe ne comporte que des femmes fixées à leur mère… on peut supposer ici avec Freud qu'un certain nombre d'êtres féminins se sont arrêtés au stade de fixation à la mère et que ces femmes-là ne pourront jamais se tourner normalement vers les hommes. *Quelquefois il en résulte que la fille en vient à s'identifier aux hommes, ce qui s'exprimera plus tard par un comportement sadique envers le mari.* »

Rien de plus clair que cette psychologie, marquée et dominée par les hommes, pour laquelle une femme n'est pas un individu à par entière, mais un quelque chose ni plus qui "fait bien" dans la panoplie masculine. Quand elle se démasque, cette idéologie se révèle comme un vulgaire argument massue, avec quoi le patriarcat, nous bourre le crâne d'idées de "féminité" et nous condamne à l'anormalité si nous nous rebellons contre.

Il serait trop long ici de rapporter les détails de l'opération. Voici, toujours extrait de *Virginité dans le mariage*, la description du premier cas : Mme Able, mariée depuis huit ans, présente les symptômes de la belle au bois dormant". (C'est moi qui souligne) :

« C'était une jolie femme de 33 ans, mince, vive, rougissant facilement… elle disait : Vous savez, à dix-huit ans, je croyais encore que les enfants naissaient par le nombril. Je ne savais rien du tout. J'avais donc dix-huit ans. Un jour, dans le train, j'étais seule dans un compartiment. Un homme est monté et il a sorti son machin. J'ai été paniquée. C'était horriblement gros. »

La patiente a parlé de son mari, de deux ans plus jeune qu'elle. Elle le connaissait depuis l'enfance, c'était un homme merveilleux. Très bon et très courtois, elle insistait sur ces deux qualités. Ils ont essayé d'avoir des rapports sexuels à peu près

31

n'étant que "compensation", ces femmes sont "soignées" – qu'elles le veuillent ou non.
D'après les études de cas individuels des discussions avec Balint et autres résultats de recherches médicales, le docteur Friedman classe grosso modo les femmes en deux catégories :
Les "*infantiles*" (celles qui ne veulent rien savoir de la sexualité, les "belles au bois dormant") et les femmes "*à fortes tendances masculines*" (les Walkyries). A ce propos, il cite complaisamment des collègues (c'est moi qui souligne) :
« La forte tendance masculine qui caractérise aujourd'hui beaucoup de jeunes femmes incite celles-ci à défendre leur indépendance et semble les empêcher de s'abandonner passivement à leur partenaire. *Le vaginisme est l'expression de leur agressivité et de leur vengeance contre l'esclavage quotidien.* L'analyse parle dans ce cas de "désir de castration". Elles seront guéries dès qu'elles auront compris pourquoi elles se sont refusées – *même si elles ne sont toujours pas très affectueuses et soumises.* »
Qui oserait aujourd'hui dire une chose semblable à propos des Noirs par exemple ? Leur souffrance ne serait-elle que vengeance de l'esclavage quotidien ? Et ils guériraient dès qu'ils l'auraient compris – même sans être encore très affectueux et soumis…
On lit plus loin à propos des malades "guéries" :
« Il n'a pas été difficile de déclencher le transfert du père sur le mari. Elles sont parvenues à l'orgasme à des degrés divers et se sont rapidement adaptées à leur rôle de mère. *La guérison équivaut donc à l'acceptation de la maternité et à la fixation de l'époux.* »
Quand aux patientes "non guéries", on nous dit :

COMMENT DES ETRES HUMAINS ONT ETE METAMORPHOSES EN HOMMES ET EN FEMMES

Au XIX[e] siècle encore, le célèbre médecin anglais Acton écrivait : « Toute idée de plaisir sexuel chez la femme est une infâme calomnie. » Esquisser ici l'histoire de la sexualité nous mènerait trop loin, mais il est évident que les derniers temps ont brillés par absence de toute sexualité féminine. Les fillettes, les épouses et les mères étaient censées n'avoir pas de sexualité. Seule exception à la règle, les putains, payées pour ce faire par les hommes qui en avaient les moyens. *La possession de la femme par l'homme s'étant démocratisée, tout représentant du sexe masculin dispose aujourd'hui d'un personnel féminin comprenant en une seule personne une putain, une mère, une compagne et une servante.* Le statut de femme-objet sévit tout particulièrement chez les gauchistes qui formulent des postulats repris des slogans de Mai 68 : « Baiser deux fois la même fille c'est faire déjà partie des nantis ! » (Les ravages causés par ces nouvelles normes masculines ont été plus d'une fois évoqués dans les témoignages.)
Non seulement notre époque a trouvé de nouvelles normes, mais elle a aussi ses prophètes pour énoncer des commandements déjà établis. Autrefois nous avions les religions représentantes au moins identifiables d'une morale subjective. En dépit de la terreur qu'elles exerçaient, elles concédaient au mois une toute petite place à des versions individuelles de leur morale. Aujourd'hui nous avons la science

n'étant que "compensation", ces femmes sont "soignées" – qu'elles le veuillent ou non.
D'après les études de cas individuels des discussions avec Balint et autres résultats de recherches médicales, le docteur Friedman classe grosso modo les femmes en deux catégories :
Les "*infantiles*" (celles qui ne veulent rien savoir de la sexualité, les "belles au bois dormant") et les femmes "*à fortes tendances masculines*" (les Walkyries). A ce propos, il cite complaisamment des collègues (c'est moi qui souligne) :
« La forte tendance masculine qui caractérise aujourd'hui beaucoup de jeunes femmes incite celles-ci à défendre leur indépendance et semble les empêcher de s'abandonner passivement à leur partenaire. *Le vaginisme est l'expression de leur agressivité et de leur vengeance contre l'esclavage quotidien.* L'analyse parle dans ce cas de "désir de castration". Elles seront guéries dès qu'elles auront compris pourquoi elles se sont refusées – *même si elles ne sont toujours pas très affectueuses et soumises.* »
Qui oserait aujourd'hui dire une chose semblable à propos des Noirs par exemple ? Leur souffrance ne serait-elle que vengeance de l'esclavage quotidien ? Et ils guériraient dès qu'ils l'auraient compris – même sans être encore très affectueux et soumis…
On lit plus loin à propos des malades "guéries" :
« Il n'a pas été difficile de déclencher le transfert du père sur le mari. Elles sont parvenues à l'orgasme à des degrés divers et se sont rapidement adaptées à leur rôle de mère. *La guérison équivaut donc à l'acceptation de la maternité et à la fixation de l'époux.* »
Quand aux patientes "non guéries", on nous dit :

30

COMMENT DES ETRES HUMAINS ONT ETE METAMORPHOSES EN HOMMES ET EN FEMMES

Au XIX[e] siècle encore, le célèbre médecin anglais Acton écrivait : « Toute idée de plaisir sexuel chez la femme est une infâme calomnie. » Esquisser ici l'histoire de la sexualité nous mènerait trop loin, mais il est évident que les derniers temps ont brillés par absence de toute sexualité féminine. Les fillettes, les épouses et les mères étaient censées n'avoir pas de sexualité. Seule exception à la règle, les putains, payées pour ce faire par les hommes qui en avaient les moyens. *La possession de la femme par l'homme s'étant démocratisée, tout représentant du sexe masculin dispose aujourd'hui d'un personnel féminin comprenant en une seule personne une putain, une mère, une compagne et une servante.* Le statut de femme-objet sévit tout particulièrement chez les gauchistes qui formulent des postulats repris des slogans de Mai 68 : « Baiser deux fois la même fille c'est faire déjà partie des nantis ! » (Les ravages causés par ces nouvelles normes masculines ont été plus d'une fois évoqués dans les témoignages.)
Non seulement notre époque a trouvé de nouvelles normes, mais elle a aussi ses prophètes pour énoncer des commandements déjà établis. Autrefois nous avions les religions représentantes au moins identifiables d'une morale subjective. En dépit de la terreur qu'elles exerçaient, elles concédaient au mois une toute petite place à des versions individuelles de leur morale. Aujourd'hui nous avons la science

19

qui, elle, se veut objective. *La psychanalyse et la psychologie qui prêchent la "vérité" de la "nature" humaine ont créé une image quasi irréfutable de la "nature féminine".* Au lieu d'employer les instruments qui leur sont propres pour démontrer comment des êtres humains ont été transformés en hommes et en femmes, elles sont devenues elles-mêmes *des instruments de manipulation sexiste pour le patriarcat.* La société des hommes a trouvé en ses sciences ses instruments les plus efficaces de dressage à la féminité.
Parmi les rares exceptions, on compte le psychologue professeur John Money et la psychiatre Anke A. Ehrhardt. Au lieu de manipuler leurs sujets d'observation, ils respectent plus ou moins la mission d'émancipation d'un service au service de l'humanité et dans leurs recherches et leurs observations cliniques posent avec rigueur le problème de l'identité sexuelle. Selon leurs thèses, *l'identité sexuelle – la féminité et la virilité – n'est pas une identité biologique mais une identité psychique.* Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient ».
Dans une vaste analyse intitulée *Masculin, féminin*, les Américains citent entre autres choses ce cas impressionnant : lors d'une des circoncisions pratiquées habituellement aux U.S.A., l'un des deux jumeaux monozygotes âgés de sept mois a été blessé : son pénis a été complètement brûlé. Les parents, un jeune couple qui vit à la campagne, sont désespérés. Dix mois plus tard, un chirurgien leur conseille *d'élever le garçon qui n'a plus de pénis comme une fille* (jugeant sans doute avec réalisme que dans notre société, un homme sans pénis n'est pas un homme…). La mère suit ce conseil. Elle commence à habiller, à coiffer et à traiter

Le vaginisme est l'expression la plus dramatique de la "frigidité" féminine. La façon dont on juge et soigne ce symptôme est donc particulièrement significative.
Anatomiquement, il est impossible d'être trop étroite. Après tout, la tête de l'enfant passe par le vagin. Or, bien qu'il s'agisse incontestablement d'un mal d'origine psychique, beaucoup de psychologues et de médecins conseillent aujourd'hui encore une intervention chirurgicale. Ils élargissent le vagin en le forçant avec des instruments métalliques. Les représentants de l'avant-garde procèdent, eux, de façon plus subtile. Pour illustrer leurs procédés, j'aimerais citer l'œuvre la plus connue en R.F.A. sur ce sujet. Elle s'intitule "*Virginité dans le mariage*" et la collection scientifique dans laquelle elle a été publiée est dirigée par les très célèbres Michael Balint et Alexander Mitscherlich. L'auteur du livre est Leonard J. Friedman. On y lit :
Lors d'un séminaire de l'union pour le planning familial, une dizaine de praticiennes cherchent conseil auprès du psychanalyste Balint, connu pour ses idées d'avant-garde. Ces femmes médecins sont découragées par des cas de plus en plus nombreux de virginité dans le mariage, c'est à dire des cas où le coït n'a pas eu lieu. Ce sont souvent des couples mariés depuis des années, quelques fois depuis des lustres. *Les femmes en souffrent rarement. Certains couples ont même adoptés d'autres pratiques* (baisers, caresses, tout à fait satisfaisantes et leur permettant même d'atteindre l'orgasme). Mais peu importe les faits, il est jugé anormal de ne pas passer par le coït, toute autre pratique

qui, elle, se veut objective. *La psychanalyse et la psychologie qui prêchent la "vérité" de la "nature" humaine ont créé une image quasi irréfutable de la "nature féminine".* Au lieu d'employer les instruments qui leur sont propres pour démontrer comment des êtres humains ont été transformés en hommes et en femmes, elles sont devenues elles-mêmes *des instruments de manipulation sexiste pour le patriarcat.* La société des hommes a trouvé en ses sciences ses instruments les plus efficaces de dressage à la féminité.
Parmi les rares exceptions, on compte le psychologue professeur John Money et la psychiatre Anke A. Ehrhardt. Au lieu de manipuler leurs sujets d'observation, ils respectent plus ou moins la mission d'émancipation d'un service au service de l'humanité et dans leurs recherches et leurs observations cliniques posent avec rigueur le problème de l'identité sexuelle. Selon leurs thèses, *l'identité sexuelle – la féminité et la virilité – n'est pas une identité biologique mais une identité psychique.* Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient ».
Dans une vaste analyse intitulée *Masculin, féminin*, les Américains citent entre autres choses ce cas impressionnant : lors d'une des circoncisions pratiquées habituellement aux U.S.A., l'un des deux jumeaux monozygotes âgés de sept mois a été blessé : son pénis a été complètement brûlé. Les parents, un jeune couple qui vit à la campagne, sont désespérés. Dix mois plus tard, un chirurgien leur conseille *d'élever le garçon qui n'a plus de pénis comme une fille* (jugeant sans doute avec réalisme que dans notre société, un homme sans pénis n'est pas un homme…). La mère suit ce conseil. Elle commence à habiller, à coiffer et à traiter
20
Le vaginisme est l'expression la plus dramatique de la "frigidité" féminine. La façon dont on juge et soigne ce symptôme est donc particulièrement significative.
Anatomiquement, il est impossible d'être trop étroite. Après tout, la tête de l'enfant passe par le vagin. Or, bien qu'il s'agisse incontestablement d'un mal d'origine psychique, beaucoup de psychologues et de médecins conseillent aujourd'hui encore une intervention chirurgicale. Ils élargissent le vagin en le forçant avec des instruments métalliques. Les représentants de l'avant-garde procèdent, eux, de façon plus subtile. Pour illustrer leurs procédés, j'aimerais citer l'œuvre la plus connue en R.F.A. sur ce sujet. Elle s'intitule "*Virginité dans le mariage*" et la collection scientifique dans laquelle elle a été publiée est dirigée par les très célèbres Michael Balint et Alexander Mitscherlich. L'auteur du livre est Leonard J. Friedman. On y lit :
Lors d'un séminaire de l'union pour le planning familial, une dizaine de praticiennes cherchent conseil auprès du psychanalyste Balint, connu pour ses idées d'avant-garde. Ces femmes médecins sont découragées par des cas de plus en plus nombreux de virginité dans le mariage, c'est à dire des cas où le coït n'a pas eu lieu. Ce sont souvent des couples mariés depuis des années, quelques fois depuis des lustres. *Les femmes en souffrent rarement. Certains couples ont même adoptés d'autres pratiques* (baisers, caresses, tout à fait satisfaisantes et leur permettant même d'atteindre l'orgasme). Mais peu importe les faits, il est jugé anormal de ne pas passer par le coït, toute autre pratique
29

psychologiques qui donnent à une femme la possibilité d'avoir des désirs sexuels et de les satisfaire ou qui lui interdisent l'orgasme. »
En conséquence, *les femmes n'ont pas à se préoccuper des relations qu'elles entretiennent réellement avec des hommes, mais d'une obscure image de père qu'elles ont dans la tête.* Les témoignages disent bien ce que cette simplification a de grotesque. Quant aux études de cas individuels effectuées par l'institut de sexologie de Hambourg, elles démontrent clairement que *les troubles sexuels des femmes ont pour cause principale leur dépendance vis-à-vis de leur mari.*
On pourrait écrire des volumes entiers à partir des exemples sexistes – c'est à dire acharnés à la discrimination sexuelle – fournis par la psychologie et la psychanalyse. C'est pourquoi je me bornerai à un dernier exemple qui montre avec éclat *la fonction de la sexualité dans le dressage des sexes.* Il s'agit du fameux *vaginisme*, contraction du vagin qui rend impossible la pénétration du pénis. Pour la science, il est évident depuis longtemps qu'il s'agit d'un phénomène psychosomatique. Le *vaginisme* est l'expression physique d'un refus psychologique de la relation sexuelle dite "normale". Presque toutes les femmes qui en souffrent pensent qu'elles sont "trop étroites" (propos revenant à plusieurs reprises dans les témoignages : mêmes des femmes instruites comme l'étudiante Verena n'attribuent pas leurs problèmes sexuels aux circonstances dans lesquelles ils se manifestent. Elles croient qu'elles sont anormalement faites, et donc devoir s'imputer la faute).

l'enfant tout autrement que son jumeau. La mère informe régulièrement les médecins de son évolution et de leurs mesures éducatives. Elles encourage systématiquement la coquetterie de l'enfant, lui offre des bijoux et des rubans, lui apprend l'ordre et la propreté.
« A quatre ans et demi, rapporte la mère, elle était déjà beaucoup plus ordonnée que son frères. Elle tient aussi beaucoup à ce que je lui donne son bain. *Je n'ai jamais vu une petite fille aussi ordonnée et coquette.* » Un jour, l'enfant déclaré petite fille fait pipi debout – comme le font d'ailleurs souvent les petites filles. On le gronde et lui fait comprendre qu'il doit s'accroupir : « Une petite fille ne fait pas ça ! » - dans le même temps, on encourage inversement ces attitudes chez son frère. Sa mère éclate de rire, quand elle le voit un jour faire pipi sur les fleurs du jardin.
Le garçon imite de plus en plus son père, la fille sa mère. Le frère claque les fesses de sa sœur, comme son père le fait avec sa mère, il veut devenir plus tard pompier ou policier et voudrait pour Noël un garage avec des autos. La sœur voudrait une poupée. La mère souhaite que tous deux fassent des études, « surtout le garçon, c'est un homme et il est important qu'il gagne sa vie ».
La "petite fille" suit un traitement hormonal. Après la puberté, on lui greffera un vagin artificiel. Elle sera une femme "normale" – à cette différence près, qu'elle sera stérile. Il est vrai que la faculté d'enfanter reste la seule différence entre

psychologiques qui donnent à une femme la possibilité d'avoir des désirs sexuels et de les satisfaire ou qui lui interdisent l'orgasme. »
En conséquence, *les femmes n'ont pas à se préoccuper des relations qu'elles entretiennent réellement avec des hommes, mais d'une obscure image de père qu'elles ont dans la tête.* Les témoignages disent bien ce que cette simplification a de grotesque. Quant aux études de cas individuels effectuées par l'institut de sexologie de Hambourg, elles démontrent clairement que *les troubles sexuels des femmes ont pour cause principale leur dépendance vis-à-vis de leur mari.*
On pourrait écrire des volumes entiers à partir des exemples sexistes – c'est à dire acharnés à la discrimination sexuelle – fournis par la psychologie et la psychanalyse. C'est pourquoi je me bornerai à un dernier exemple qui montre avec éclat *la fonction de la sexualité dans le dressage des sexes.* Il s'agit du fameux *vaginisme*, contraction du vagin qui rend impossible la pénétration du pénis. Pour la science, il est évident depuis longtemps qu'il s'agit d'un phénomène psychosomatique. Le *vaginisme* est l'expression physique d'un refus psychologique de la relation sexuelle dite "normale". Presque toutes les femmes qui en souffrent pensent qu'elles sont "trop étroites" (propos revenant à plusieurs reprises dans les témoignages : mêmes des femmes instruites comme l'étudiante Verena n'attribuent pas leurs problèmes sexuels aux circonstances dans lesquelles ils se manifestent. Elles croient qu'elles sont anormalement faites, et donc devoir s'imputer la faute).

28

l'enfant tout autrement que son jumeau. La mère informe régulièrement les médecins de son évolution et de leurs mesures éducatives. Elles encourage systématiquement la coquetterie de l'enfant, lui offre des bijoux et des rubans, lui apprend l'ordre et la propreté.
« A quatre ans et demi, rapporte la mère, elle était déjà beaucoup plus ordonnée que son frères. Elle tient aussi beaucoup à ce que je lui donne son bain. *Je n'ai jamais vu une petite fille aussi ordonnée et coquette.* » Un jour, l'enfant déclaré petite fille fait pipi debout – comme le font d'ailleurs souvent les petites filles. On le gronde et lui fait comprendre qu'il doit s'accroupir : « Une petite fille ne fait pas ça ! » - dans le même temps, on encourage inversement ces attitudes chez son frère. Sa mère éclate de rire, quand elle le voit un jour faire pipi sur les fleurs du jardin.
Le garçon imite de plus en plus son père, la fille sa mère. Le frère claque les fesses de sa sœur, comme son père le fait avec sa mère, il veut devenir plus tard pompier ou policier et voudrait pour Noël un garage avec des autos. La sœur voudrait une poupée. La mère souhaite que tous deux fassent des études, « surtout le garçon, c'est un homme et il est important qu'il gagne sa vie ».
La "petite fille" suit un traitement hormonal. Après la puberté, on lui greffera un vagin artificiel. Elle sera une femme "normale" – à cette différence près, qu'elle sera stérile. Il est vrai que la faculté d'enfanter reste la seule différence entre

21

homme et femme. Tout le reste n'est qu'artifice, une question d'identité psychique fabriquée[7].

Le problème de la transsexualité prouve d'ailleurs bien que c'est l'identité sexuelle psychique qui est déterminante et non l'identité biologique. Les transsexuels sont des êtres biologiquement femmes mais qui se sentent hommes – ou vice versa. Quelque chose s'est "mal" passé lors de leur dressage à l'identité sensuelle, c'est pourquoi une âme d'homme ou de femme habite un corps qui ne lui est pour ainsi dire pas approprié. La médecine progressiste professe aujourd'hui que dans un tel cas, la seule solution possible est d'adapter le corps à la conscience et non pas l'inverse. La psyché est donc plus déterminante que l'anatomie.

Le tragique de ce drame de l'identité sexuelle réside aussi dans le fait que notre société soi-disant égalitaire n'accorde aucune place à un comportement ambigu : On est soit complètement femme soit complètement homme. Etre tout bonnement humain, mais ça ne suffit pas ! Bien au contraire, ça peut mener un être humai à un conflit déchirant qui se terminera bien souvent par le suicide. Si l'on n'entre pas dans l'une ou l'autre des deux catégories, on n'a pas de place.

Rien, même pas l'appartenance à une race ou à une classe, ne nous marque autant que l'appartenance à un sexe. Rien ne détermine aussi profondément notre vie et les réactions de notre entourage que notre sexe biologique. Avec l'exclamation,

[7] Pour une autre approche de cette vie, voire Judith Butler, *Défaire le genre*, "Rendre justice à David"

psychanalyse comme passe-partout pour nous prouver qu'à chaque fois que nous disons A nous pensons B ? (D'ailleurs, la presse à sensation considère, exactement comme le camarade Duhm, que le viol est le "rêve primitif" de toute femme.)

Mais admettons qu'une femme puisse exceptionnellement éprouver du plaisir à se faire violer (ce dont je doute) ou qu'elle ait des fantasmes de viol (ce qui est admissible), – dans ce cas ce ne peut être que le résultat de notre mutilation psychique, du viol quotidien que nous subissons à tous les degrés, sous toutes les formes. Mais de là à *inciter au viol*, cette conclusion est plus que cynique et en dit long sur l'attitude de gauchistes qui – à l'encontre de leurs présentations progressistes – ont contribué à "chosifier" les femmes plus qu'elles ne l'ont jamais été.

Très caractéristiques aussi est l'empressement à trouver des preuves dans « la relation au père tout puissant ». C'est le plus formidable truc de la psychanalyse qui – quels que soient la gravité des contraintes et de la dépendance – veut à tout prix trouver l'explication du présent dans le passé. Problèmes d'orgasme ? Rien à voir avec les conditions de vie actuelles, ni avec le mari ou l'ami. C'est toujours la relation au père et finalement c'est notre faute à nous. Voilà le son de cloche qu'on entend chez tous les freudiens. Après avoir étudié à fond le comportement sexuel de trois cents femmes, le professeur Seymour Fisher, psychologue, écrit dans *L'orgasme et la femme* :

« Le rôle joué par le père dans l'enfance d'une femme détermine sa réceptivité sexuelle. Etait-il indifférent et distant ou bien pouvait-elle toujours compter sur sa présence affectueuse ? C'est là qu'on trouve les racines des facteurs

homme et femme. Tout le reste n'est qu'artifice, une question d'identité psychique fabriquée[8].

Le problème de la transsexualité prouve d'ailleurs bien que c'est l'identité sexuelle psychique qui est déterminante et non l'identité biologique. Les transsexuels sont des êtres biologiquement femmes mais qui se sentent hommes – ou vice versa. Quelque chose s'est "mal" passé lors de leur dressage à l'identité sensuelle, c'est pourquoi une âme d'homme ou de femme habite un corps qui ne lui est pour ainsi dire pas approprié. La médecine progressiste professe aujourd'hui que dans un tel cas, la seule solution possible est d'adapter le corps à la conscience et non pas l'inverse. La psyché est donc plus déterminante que l'anatomie.

Le tragique de ce drame de l'identité sexuelle réside aussi dans le fait que notre société soi-disant égalitaire n'accorde aucune place à un comportement ambigu : On est soit complètement femme soit complètement homme. Etre tout bonnement humain, mais ça ne suffit pas ! Bien au contraire, ça peut mener un être humai à un conflit déchirant qui se terminera bien souvent par le suicide. Si l'on n'entre pas dans l'une ou l'autre des deux catégories, on n'a pas de place.

Rien, même pas l'appartenance à une race ou à une classe, ne nous marque autant que l'appartenance à un sexe. Rien ne détermine aussi profondément notre vie et les réactions de notre entourage que notre sexe biologique. Avec l'exclamation,

[8] Pour une autre approche de cette vie, voire Judith Butler, *Défaire le genre*, "Rendre justice à David"

psychanalyse comme passe-partout pour nous prouver qu'à chaque fois que nous disons A nous pensons B ? (D'ailleurs, la presse à sensation considère, exactement comme le camarade Duhm, que le viol est le "rêve primitif" de toute femme.)

Mais admettons qu'une femme puisse exceptionnellement éprouver du plaisir à se faire violer (ce dont je doute) ou qu'elle ait des fantasmes de viol (ce qui est admissible), – dans ce cas ce ne peut être que le résultat de notre mutilation psychique, du viol quotidien que nous subissons à tous les degrés, sous toutes les formes. Mais de là à *inciter au viol*, cette conclusion est plus que cynique et en dit long sur l'attitude de gauchistes qui – à l'encontre de leurs présentations progressistes – ont contribué à "chosifier" les femmes plus qu'elles ne l'ont jamais été.

Très caractéristiques aussi est l'empressement à trouver des preuves dans « la relation au père tout puissant ». C'est le plus formidable truc de la psychanalyse qui – quels que soient la gravité des contraintes et de la dépendance – veut à tout prix trouver l'explication du présent dans le passé. Problèmes d'orgasme ? Rien à voir avec les conditions de vie actuelles, ni avec le mari ou l'ami. C'est toujours la relation au père et finalement c'est notre faute à nous. Voilà le son de cloche qu'on entend chez tous les freudiens. Après avoir étudié à fond le comportement sexuel de trois cents femmes, le professeur Seymour Fisher, psychologue, écrit dans *L'orgasme et la femme* :

« Le rôle joué par le père dans l'enfance d'une femme détermine sa réceptivité sexuelle. Etait-il indifférent et distant ou bien pouvait-elle toujours compter sur sa présence affectueuse ? C'est là qu'on trouve les racines des facteurs

l'adaptation aux normes sexuelles est en fait l'acceptation de la soumission de la femme et de la domination de l'homme. J'aimerais citer ici le philosophe gauchiste Dieter Duhm, nullement considéré comme réactionnaire mais, au contraire, reconnu "révolutionnaire". Son livre *La peur et le capitalisme* est pour ainsi dire la bible des gauchistes de la R.F.A. : « Dans le rapport des femmes violées, le même élément revient sans cesse : elles ont ressenti de façon assez inattendue un grand plaisir et sont même parvenues à l'orgasme, certaines pour la première fois de leur vie. Elles jouissent de la satisfaction d'une pulsion jusque là bloquée par la peur. Leur amour inconscient pour le père surpuissant impliquait déjà et depuis longtemps le désir inconscient d'être violées par lui. Ce désir ressurgit toujours le même après la puberté dans de voluptueux fantasmes de viol. Ses fantasmes sont chargés d'une excitation sexuelle que ne peut canaliser une relation sexuelle normale. *Seul le viol peut satisfaire ces désirs secrets. Ce qui apparaît comme une lutte contre l'ignominie et l'homme ou de la société est presque toujours une lutte inconsciente contre leurs propres désirs refoulés de satisfactions masochistes.* »
L'hypothèse selon laquelle les femmes subissent le viol avec plaisir n'est pas simplement perverse, mais enfin elle ne tient absolument pas debout. Tout ce que nous savons du comportement sexuel des femmes prouverait plutôt le contraire. Naturellement, il serait très commode pour des hommes apparemment pervertis au point d'associer automatiquement violence et jouissance, que nous prenions plaisir à être humiliées. *Quoi de plus simple que de se servir de la*

"c'est une fille !' ou "c'est un garçon !", les dés sont jetés. Dès le premier jour, notre sexe sert de prétexte au dressage à la "féminité" ou à la "masculinité". Impossible d'y échapper. Les parents qui tentent de briser la contrainte de la distribution des rôles n'y parviennent qu'en partie.
L'habitude et l'inconscient leur jouent de mauvais tours. De nombreuses études l'attestent, telles celle de la psychologue allemande Ursula Scheu : "on ne naît pas petite fille, on le devient" (Fischer, 1977) et celle d'Elena Gianni Belotti dans *Du côté des petites filles* (des femmes, Paris, 1974). La psychologue au C.N.R.S., Irène Lézine a observé le développement psychologique au cours de la première enfance. Elles ont entre autres choses constaté que les mères allaitent systématiquement leur bébé trois mois de plus si c'est un garçon et qu'elles ne lui apprennent que trois mois plus tard à être propre. Au cours de l'allaitement, elles laissent aussi aux garçons de plus longues pauses qu'aux filles. Ce qui signifie que dès l'allaitement, le dressage est plus sévère pour une fille que pour un garçon. Les filles doivent se soumettre, on brise leur volonté. Brunet et Lézine concluent que *le besoin d'apprivoiser l'enfant est plus fort lorsqu'il s'agit d'une fille. Si c'est un garçon, bien qu'il soit tout petit et sans défense, il représente déjà le symbole de l'autorité à laquelle se soumet la mère elle-même.*
De telles observations remettent enfin en question des constatations de la psychologie progressiste telles que : toutes les petites filles sont plus passives, plus tournées vers les grandes personnes alors que les petits garçons sont plus actifs

l'adaptation aux normes sexuelles est en fait l'acceptation de la soumission de la femme et de la domination de l'homme. J'aimerais citer ici le philosophe gauchiste Dieter Duhm, nullement considéré comme réactionnaire mais, au contraire, reconnu "révolutionnaire". Son livre *La peur et le capitalisme* est pour ainsi dire la bible des gauchistes de la R.F.A. : « Dans le rapport des femmes violées, le même élément revient sans cesse : elles ont ressenti de façon assez inattendue un grand plaisir et sont même parvenues à l'orgasme, certaines pour la première fois de leur vie. Elles jouissent de la satisfaction d'une pulsion jusque là bloquée par la peur. Leur amour inconscient pour le père surpuissant impliquait déjà et depuis longtemps le désir inconscient d'être violées par lui. Ce désir ressurgit toujours le même après la puberté dans de voluptueux fantasmes de viol. Ses fantasmes sont chargés d'une excitation sexuelle que ne peut canaliser une relation sexuelle normale. *Seul le viol peut satisfaire ces désirs secrets. Ce qui apparaît comme une lutte contre l'ignominie et l'homme ou de la société est presque toujours une lutte inconsciente contre leurs propres désirs refoulés de satisfactions masochistes.* »
L'hypothèse selon laquelle les femmes subissent le viol avec plaisir n'est pas simplement perverse, mais enfin elle ne tient absolument pas debout. Tout ce que nous savons du comportement sexuel des femmes prouverait plutôt le contraire. Naturellement, il serait très commode pour des hommes apparemment pervertis au point d'associer automatiquement violence et jouissance, que nous prenions plaisir à être humiliées. *Quoi de plus simple que de se servir de la*

26

"c'est une fille !' ou "c'est un garçon !", les dés sont jetés. Dès le premier jour, notre sexe sert de prétexte au dressage à la "féminité" ou à la "masculinité". Impossible d'y échapper. Les parents qui tentent de briser la contrainte de la distribution des rôles n'y parviennent qu'en partie.
L'habitude et l'inconscient leur jouent de mauvais tours. De nombreuses études l'attestent, telles celle de la psychologue allemande Ursula Scheu : "on ne naît pas petite fille, on le devient" (Fischer, 1977) et celle d'Elena Gianni Belotti dans *Du côté des petites filles* (des femmes, Paris, 1974). La psychologue au C.N.R.S., Irène Lézine a observé le développement psychologique au cours de la première enfance. Elles ont entre autres choses constaté que les mères allaitent systématiquement leur bébé trois mois de plus si c'est un garçon et qu'elles ne lui apprennent que trois mois plus tard à être propre. Au cours de l'allaitement, elles laissent aussi aux garçons de plus longues pauses qu'aux filles. Ce qui signifie que dès l'allaitement, le dressage est plus sévère pour une fille que pour un garçon. Les filles doivent se soumettre, on brise leur volonté. Brunet et Lézine concluent que *le besoin d'apprivoiser l'enfant est plus fort lorsqu'il s'agit d'une fille. Si c'est un garçon, bien qu'il soit tout petit et sans défense, il représente déjà le symbole de l'autorité à laquelle se soumet la mère elle-même.*
De telles observations remettent enfin en question des constatations de la psychologie progressiste telles que : toutes les petites filles sont plus passives, plus tournées vers les grandes personnes alors que les petits garçons sont plus actifs

23

et plus tournés vers la réalité matérielle. C'est juste ! Mais ce n'est pas inné, c'est bel et bien inculqué. Dès le berceau !

Ursula Scheu analyse dans son livre essentiel des travaux effectués dans tous les pays sur le conditionnement du rôle sexuel de la petite fille. Elle écrit : « Il est frappant de constater que lorsqu'on aborde la plupart des aspects de la vie (développement de la fibre maternelle chez les petites filles, façon dont on leur apprend à se servir de leurs mains, à être adroites pour les intégrer et les exploiter plus tard dans les tâches ménagères ou professionnelles, *un seul domaine reste totalement exclu : celui de la sexualité*). Nous savons, bien sûr, que là aussi les hommes et les femmes se comportent différemment, mais nous jugeons ça "naturel". Pourtant, c'est dans le processus même de socialisation des êtres que se lient la passivité et la soumission féminines, l'activité et la domination masculines. En omettant de soulever le problème de la formation d'un comportement spécifiquement sexuel, la science fait croire que le comportement sexuel, tel qu'on le rencontre aujourd'hui, est un comportement naturel. »

LE ROLE DE LA PSYCHANALYSE DANS LE DRESSAGE A LA FEMINITE

C'est précisément la sexualité qui, dans le domaine de la théorie psychanalytique, est le critère déterminant de la "normalité" et de la "maturité" des femmes. "L'orgasme vaginal", en avoir ou

pas. Tel est le critère de la "vraie" maturité d'une femme, de la "santé", du moi. Comme cet "orgasme vaginal" n'existe rigoureusement pas – j'en reparlerai plus loin – la psychanalyse a trouvé avec cette définition de quoi faire sombrer la femme dans une angoisse totale et la condamner à jouer un rôle en permanence. *Celle qui n'est pas capable de simuler de façon convaincante devant les prophètes sacrés une véritable féminité et un orgasme vaginal se voit rejetée, on la déclare diminuée ou folle.* (Phyllis Chesler, dans *Les femmes et la folie*, démontre à maintes reprises et de bien des façons combien la folie des femmes exprime le refus du rôle de femme. Internement et thérapie sont les dernières étapes – et aussi les plus infernales – de l'esclavage des femmes qui ont tenté de s'évader.)
La psychologie au pouvoir s'est toujours adaptée avec beaucoup de souplesse aux divers besoins de la société masculine. Pendant la guerre, alors que les hommes se battaient et que les femmes étaient utiles à la production, des psychologues américains ont prôné de courtes tétées et le sevrage rapide des bébés. Une fois les hommes de retour et les femmes renvoyées au foyer, de longues tétées et la présence permanente de la mère sont soudain devenues les seules conditions naturelles… (cf. *La folie des femmes* de Betty Friedan, une étude toujours valable sur la misère psychique et l'exploitation matérielle de la femme au foyer).
Et la sexualité ? Pas question de l'analyser ou de la traiter en soi. En fait, c'est le parcours du combattant, dans le dressage à la féminité – l'altruisme, la soumission, l'infériorité – et profitables par la suite dans tous les secteurs vitaux de la société des hommes. C'est la que se joue la lutte des sexes. *Le vrai but de*

et plus tournés vers la réalité matérielle. C'est juste ! Mais ce n'est pas inné, c'est bel et bien inculqué. Dès le berceau !

Ursula Scheu analyse dans son livre essentiel des travaux effectués dans tous les pays sur le conditionnement du rôle sexuel de la petite fille. Elle écrit : « Il est frappant de constater que lorsqu'on aborde la plupart des aspects de la vie (développement de la fibre maternelle chez les petites filles, façon dont on leur apprend à se servir de leurs mains, à être adroites pour les intégrer et les exploiter plus tard dans les tâches ménagères ou professionnelles, *un seul domaine reste totalement exclu : celui de la sexualité*). Nous savons, bien sûr, que là aussi les hommes et les femmes se comportent différemment, mais nous jugeons ça "naturel". Pourtant, c'est dans le processus même de socialisation des êtres que se lient la passivité et la soumission féminines, l'activité et la domination masculines. En omettant de soulever le problème de la formation d'un comportement spécifiquement sexuel, la science fait croire que le comportement sexuel, tel qu'on le rencontre aujourd'hui, est un comportement naturel. »

LE ROLE DE LA PSYCHANALYSE DANS LE DRESSAGE A LA FEMINITE

C'est précisément la sexualité qui, dans le domaine de la théorie psychanalytique, est le critère déterminant de la "normalité" et de la "maturité" des femmes. "L'orgasme vaginal", en avoir ou

24

pas. Tel est le critère de la "vraie" maturité d'une femme, de la "santé", du moi. Comme cet "orgasme vaginal" n'existe rigoureusement pas – j'en reparlerai plus loin – la psychanalyse a trouvé avec cette définition de quoi faire sombrer la femme dans une angoisse totale et la condamner à jouer un rôle en permanence. *Celle qui n'est pas capable de simuler de façon convaincante devant les prophètes sacrés une véritable féminité et un orgasme vaginal se voit rejetée, on la déclare diminuée ou folle.* (Phyllis Chesler, dans *Les femmes et la folie*, démontre à maintes reprises et de bien des façons combien la folie des femmes exprime le refus du rôle de femme. Internement et thérapie sont les dernières étapes – et aussi les plus infernales – de l'esclavage des femmes qui ont tenté de s'évader.)
La psychologie au pouvoir s'est toujours adaptée avec beaucoup de souplesse aux divers besoins de la société masculine. Pendant la guerre, alors que les hommes se battaient et que les femmes étaient utiles à la production, des psychologues américains ont prôné de courtes tétées et le sevrage rapide des bébés. Une fois les hommes de retour et les femmes renvoyées au foyer, de longues tétées et la présence permanente de la mère sont soudain devenues les seules conditions naturelles… (cf. *La folie des femmes* de Betty Friedan, une étude toujours valable sur la misère psychique et l'exploitation matérielle de la femme au foyer).
Et la sexualité ? Pas question de l'analyser ou de la traiter en soi. En fait, c'est le parcours du combattant, dans le dressage à la féminité – l'altruisme, la soumission, l'infériorité – et profitables par la suite dans tous les secteurs vitaux de la société des hommes. C'est la que se joue la lutte des sexes. *Le vrai but de*

25